4e Année Nº 145 Le Nº 0$50 Jeudi 10 Juin 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Photo LHUISSIER

LE JARDIN BOTANIQUE DE SAIGON

Entrée du Musée Blanchard-de-La-Brosse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 145 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 10 juin 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — La structure d'une société organisée (suite) : *le rôle de l'Etat*	1
Le Colonel Gallieni, « Résident » de Sept-Pagodes, Moncay, Lang-son et Cao-bang (1893-1895), suite, par E. BERTAUX	3
Types populaires du Viêt-Nam. — Xa-Xê dans l'armée	7
A propos de Jonques, par P.-A. LAPICQUE	I à IV
Le Jardin Botanique de Saigon a 80 ans, par Georges RIBON	V à VIII
Le Cambodge minier : Bokéo, le puits de pierres précieuses, par J. VAYSSIÈRES	IX à XI
Les Français au service de l'Indochine : le R. P. Souvignet, savant annamitisant, vient de s'éteindre à Phu-ly (Tonkin)	XII
Lettre du Cambodge	13
Lettre du Tonkin	15
Lettre d'Annam	16
La Semaine dans le Monde	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	20
Courrier de nos lecteurs	21
Mots croisés n° 115	23
Solution des mots croisés n° 114	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LA STRUCTURE D'UNE SOCIÉTÉ ORGANISÉE (Suite)
LE ROLE DE L'ÉTAT

NOUS avons dégagé dans notre dernier numéro les grandes lignes de l'organisation et du fonctionnement des corporations, personnes morales de droit public groupant en un corps solidaire tous ceux, patrons, techniciens, ouvriers, qui participent à l'exercice d'une profession déterminée.

Nous avons vu que cette organisation corporative permet à tous les participants de la production de « régler eux-mêmes », ainsi que le précise le Maréchal dans son Message du 1er avril 1943 « les trois problèmes que le capitalisme a laissés sans solution et auxquels le communisme propose une solution illusoire et inhumaine, c'est-à-dire :

le problème moral des relations entre producteurs,

le problème social de la répartition des produits,

le problème économique de la production ».

Mais il est bien évident cependant que, malgré la multiplication des organisations corporatives d'arbitrage, à tous les degrés, des conflits d'ensemble entre employeurs et ouvriers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peuvent encore surgir ; des oppositions peuvent également naître entre organisations de métier dont les intérêts immédiats sont antagonistes. Enfin sur le plan très général de l'économie nationale, un organisme supérieur d'orientation s'impose.

Il faut donc un tiers départageant, un arbitre suprême, une autorité directrice qui décide conformément à l'intérêt général de la nation. Ce tiers départageant, cet arbitre suprême, cette autorité supérieure sera l'Etat, représentant des intérêts généraux du pays, des besoins de l'ensemble même des Français.

Dans un article paru dans la « Revue des Deux Mondes », le 15 septembre 1940, le Maréchal précisait cette double nécessité :

« d'avoir au sein de la profession organisée un représentant de l'Etat chargé d'arbitrer souverainement les oppositions qui s'avereraient autrement irréductibles ;

» d'avoir, en dehors et au-dessus des corporations ou communautés d'entreprises, un organisme d'Etat chargé d'orienter la production nationale selon les capacités du marché intérieur et les possibilités des marchés extérieurs. »

Mais encore faut-il s'entendre.

« L'Etat ; pas n'importe quel Etat.

On saisit ici l'exigence politique essentielle du régime social corporatif : son incompatibilité absolue avec le régime démocratique des partis.

Faire, en effet, d'un Etat livré aux factions, représenté soit par une Chambre élue selon « l'opinion » des électeurs, soit par des ministres dépendants de cette Chambre, l'arbitre des conflits sociaux, c'est réintroduire au sein de la nation française toutes les confusions de pouvoirs, tous les marchandages, toutes les ombres favorables à l'influence de l'argent.

Ou, dans un tel Etat, un « parti » prédominera, sous la forme de « majorité » et l'économie se trouvera livrée aux démagogies électorales de l'étatisme, à la dictature anonyme des pouvoirs politiques.

Ou, dans un tel Etat, les « partis » resteront flottants, corruptibles, à peu près équilibrés par des « combinaisons ministérielles » diverses, et l'économie, redeviendra la proie de l'argent.

C'est pourquoi un régime véritablement corporatif suppose la suppression pure et simple du Parlement élu selon les divisions financières et idéologiques des partis, et la création d'un Etat fort, non nécessairement dictatorial, mais surtout permanent et indépendant par fonction.

Que l'Etat doive, en certains cas, rester l'arbitre suprême des conflits sociaux généralisés ; c'est certain. Encore faut-il que cet Etat réunisse les conditions d'un arbitrage: c'est-à-dire la continuité, l'autorité et l'indépendance.

Politique et social donc, ne sauraient être dans une nation organisée arbitrairement dissociés.

La prochaine révolution sera une révolution totale, politique et sociale tout ensemble, ou elle ne sera qu'un « plan » éphémère, qu'un leurre nouveau, un fantôme de révolution » (1).

En bref : 1° pas de corporatisme, sans intervention de l'Etat. Telle est la conclusion qui se dégage de cette étude, et des Paroles mêmes du Maréchal.

Le corporatisme autonome, qui a eu ses adeptes, serait un leurre aussi néfaste que l'économie libérale ;

2° Mais pas d'intervention efficace de l'Etat, sans réforme de l'Etat.

En effet pour que cet Etat puisse remplir sa mission d'arbitre supérieur, il est bien évident qu'il faut qu'il soit préalablement restauré dans ses principes et recouvre ses caractères essentiels : l'unité, l'indépendance, l'autorité, la personnalité et la continuité.

Il faut en outre, pour que son intervention suprême présente le maximum de garanties conformément au droit à la morale et à la raison qui sont ses limites naturelles, que sa restauration soit accompagnée d'une réforme spirituelle, intellectuelle et morale profonde de la Nation dont il est l'émanation, tant il est vrai que l'Etat ne peut donner que ce qu'il reçoit.

Ainsi se dessine le triple programme que la Révolution Nationale propose aux énergies françaises :

1° Révolution économique et sociale qui fera de la société française, inorganique et inhumaine, une société organisée et fraternelle ;

2° Révolution politique qui conditionne la Révolution économique et sociale ;

3° Révolution spirituelle, intellectuelle et morale de la Nation qui garantit la réforme politique.

INDOCHINE.

(1) Thierry MAULNIER, R. FRANCIS, J. P. MAXENCE 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Colonel GALLIENI

"Résident" de Sept-Pagodes, Moncay, Lang-Son et Cao-Bang (1893-1895)

par E. BERTAUX (*Suite*) (1)

LE Cai-Kinh nettoyé, il faut l'occuper et l'organiser. La méthode essayée au 1er Territoire militaire en 1893, va être appliquée en 1894 non seulement au Cai-Kinh, mais dans tout le 2e Territoire : création de postes et de blockhaus, organisation défensive des villages, routes, pistes, fil télégraphique. Le cercle du Cai-Kinh est créé et divisé en secteurs correspondant chacun à une compagnie, dont le capitaine est à la fois chef politique, administratif et militaire. Des notables indigènes, élus par les habitants eux-mêmes, sont adjoints aux officiers commandant les secteurs. Ces chefs recevront ultérieurement un petit personnel subalterne recruté par eux. Ils seront sur le même plan qu'ailleurs les mandarins annamites. Gallieni tient à leur prestige.

Au cours de l'année 1894, les populations s'organisent peu à peu. Le Cai-Kinh va ainsi former vers l'ouest, pour le chemin de fer, un véritable rempart contre les bandes pirates.

Le Colonel passe en mai 1894 le commandement du 1er Territoire militaire et ne garde que celui du 2e (Lạng-sơn-Cao-bằng). L'impression produite par l'occupation du massif et la déconfiture des bandes a été profonde. Un répit s'en est suivi qui va permettre à Gallieni d'organiser son domaine. Les travaux de la piste frontière et de la route Lạng-sơn-Tiên-yên se poursuivent. Il va commencer la route Cao-bằng-Lạng-sơn pour avoir ainsi une longue rocade permettant aisément les mouvements de troupe dans le sens latéral. La pénétrante Lạng-sơn-Phủ-lạng-thương qui le relie au delta est également améliorée. Cela ne suffit pas. Il estime nécessaire de débloquer le Cai-Kinh en reliant Phố Binh-Gia à Thanh-Mọi où 8.000 personnes assistent au marché tous les cinq jours. N'est-il pas désirable de déverser sur cet important marché les produits du pays nouvellement pacifié ?

Le chef-lieu du territoire, Lạng-sơn, a grand besoin d'être aménagé. Il faut comme l'an dernier à Moncay, peupler la ville. Pour cela, il est encore nécessaire de s'opposer à l'Administration d'Hanoi qui, voyant le seul intérêt immédiat, veut établir un budget urbain, faire payer 4.521 piastres de recettes dont 600 piastres d'amendes et de fourrière par 250 inscrits annamites et 128 chinois. Quelle erreur, pense Gallieni ! Il faut d'abord attirer dans la ville le plus grand nombre possible d'Annamites du delta surpeuplé, et aussi les Chinois qui sont un précieux élément de commerce. Ceux-ci, seuls, peuvent lier des relations avec le Quảng-si, ce qu'on semble avoir voulu puisqu'on a créé un chemin de fer. Contrairement aux errements administratifs, il faut faire payer pour le moment, moins d'impôt qu'ailleurs, simplifier ceux-ci, les réduire à deux : la taxe personnelle et l'impôt sur les maisons. Décider même que toute famille qui fera construire une maison en briques et en tuiles sera exemptée pendant cinq ans de cette dernière contribution.

Le souci d'urbanisme guide le colonel Gallieni. Il a, comme à Moncay en 1893, dressé un plan de la ville, l'a divisée en trois secteurs où successivement sont jetées bas les paillotes, chacun étant tenu de reconstruire en briques. Une ville neuve et moderne va sortir de cet immense chantier de construction. Au cours d'un voyage, le Gouverneur Général, ayant désiré avoir une entrevue avec le général chinois Sou, a été obligé de recevoir ce haut mandarin en rase campagne, aux environs du poste de Đồng-đăng, Lạng-sơn ne possédant aucun local présentable pour une réception de ce genre. Il faut avoir Résidence convenable : notre prestige l'exige. Enfin, le Trésor est logé dans une paillote où les fonds ne sont pas en sécurité. On lui construira un bâtiment en pierres.

Des crédits sont demandés et accordés malgré l'opposition du Contrôle Financier qui au 7 avril 1894 a déjà constaté l'existence de 350.000 piastres de dépenses extra-budgétaires au Budget de l'Indochine.

***

La méthode de pacification appliquée au 2e Territoire militaire donne de si bons résultats qu'en fin d'année 1894, un Commandant de cercle peut écrire :

« De petites bandes de pillards n'osant plus entrer chez nous, opèrent actuellement sur la frontière, mais en Chine, pour enlever la ré-

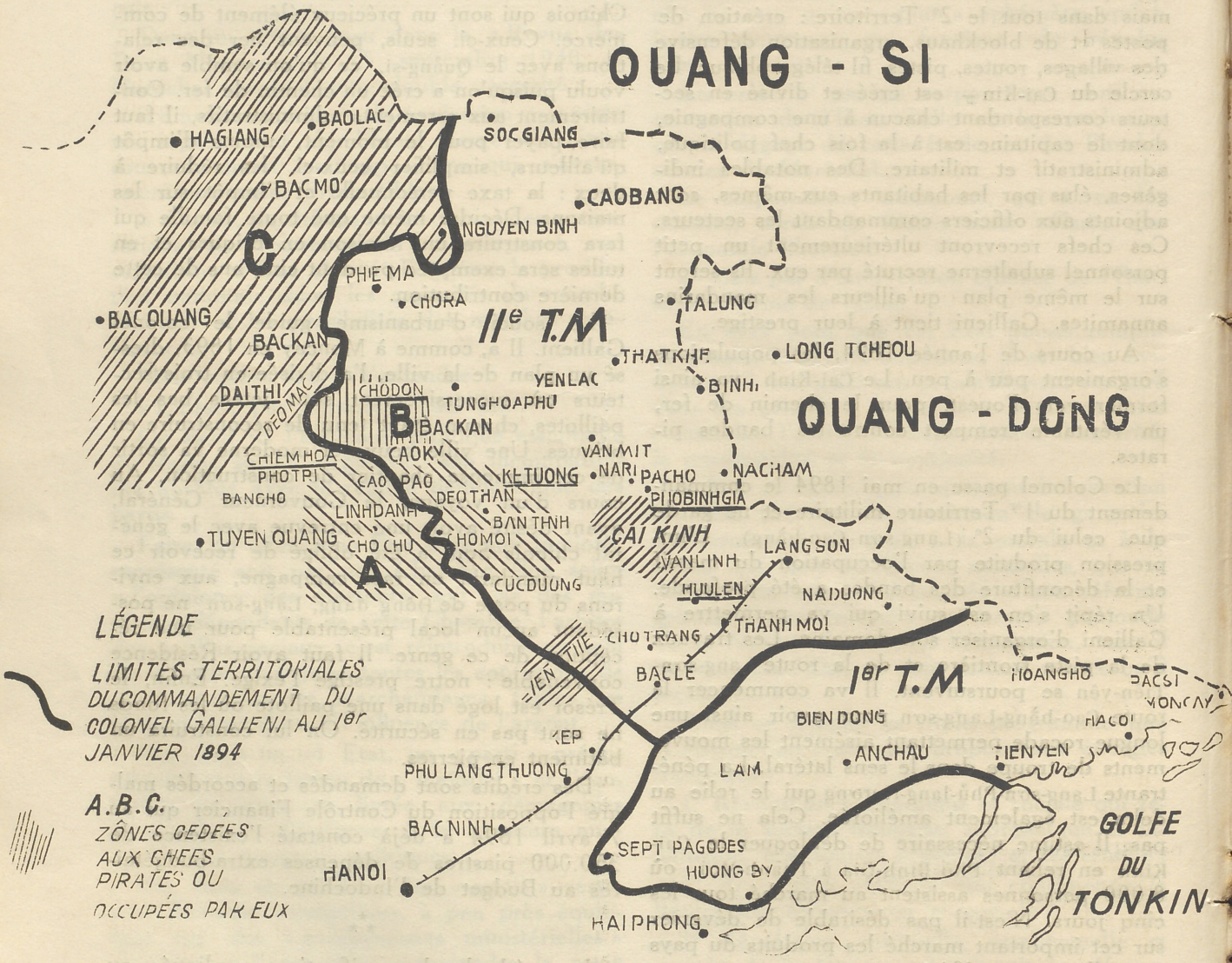
(1) Voir notre numéro 144.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colte de badiane. Voilà plusieurs fois qu'entendant des coups de fusil nos gens se mettent aux fenêtres et suivent les péripéties de petits combats livrés par les pirates aux habitants. Quand on se rappelle que l'an dernier c'étaient les troupes chinoises qui jouissaient du spectacle, on peut vraiment dire que la situation a changé ».

Oui, elle a changé ! Un fait caractéristique survenu le 19 septembre 1894 dans le cercle de Cao-bằng montre l'évolution de la mentalité des habitants. Un groupe de villageois lente, mais féconde en résultats. Elles gagnent du terrain vers l'ouest, dans la zone pirate abandonnant peu à peu aux populations armées le terrain pacifié derrière elle. Le 2e Territoire militaire s'accroît ainsi de nouveaux cantons et en compte 23 en fin d'année.

Un obstacle va toutefois se dresser de ce côté. A une époque où la situation était partout troublée, les prédécesseurs de M. de Lanessan ont jugé politique de traiter avec les chefs pirates les plus importants. Une pension leur est versée et ils reçoivent en toute pro-



mans ayant appris qu'une bande s'est réunie en Chine pour venir piller chez nous, franchit la frontière et inflige aux pirates un échec sérieux. Gageons que Gallieni, qui, bien entendu, a désavoué ces gens à l'esprit offensif, a dû éprouver un vif plaisir à régler cet incident de frontière. Pendant ce temps, les troupes du Cai-Kinh procèdent à une manœuvre priété des fiefs (zones A, B, C du croquis ci-contre), rattachés pour mémoire au territoire civil. A ces conditions, ils ont « soumissionné ». Mais leur mauvaise foi est évidente. Ils entretiennent avec nous des relations de surface excellentes, tandis que leurs lieutenants viennent piller les villages. Ils enlèvent même des Européens qu'il faut racheter contre ran-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

çon. Notre prestige en souffre et ces territoires cédés forment « une immense entonnoir par où Chinois, hommes et munitions arrivent à quelques jours de marche de Hanoi ».

On conçoit combien Gallieni est l'adversaire d'une telle politique. L'un des chefs soumissionnaires, Baky, le maître de la zone A, va précisément donner motif à une intervention armée. Le 23 février 1895, il est personnellement compromis dans l'enlèvement d'un télégraphiste européen, M. Sabot. La bagatelle de 100.000 piastres est demandée pour remettre celui-ci en liberté. Une colonne coûterait moins cher et, menée comme l'opération du Cai-Kinh, aurait des résultats durables. Mais M. de Lanessan n'est plus à Hanoi. « Cet homme endiablé, entreprenant, audacieux, ayant le mépris des règlements, qui donne au pays une vie et un mouvement intenses... », a été renvoyé comme un mauvais domestique et rappelé en France sous un prétexte futile. L'intérimaire hésite à prendre une décision. Paris ayant admis une fois pour toutes que le Tonkin est pacifié, comment expliquera-t-on la nécessité d'une intervention militaire et les pertes inévitables qu'elle entraînera ? Le nouveau Gouverneur Général, M. Rousseau, entré en fonctions le 15 mars 1895, accepte toutefois dès son arrivée, les propositions du général Duchemin. Il faut se hâter d'agir car la mauvaise saison approche. Le Commandant du 2e Territoire militaire est tout naturellement désigné pour mener l'opération. Il forme quatre colonnes qui, suivant le nouveau procédé tactique expérimenté en janvier 1899 nettoyeront la zone A en marchant concentriquement, de la périphérie vers le repaire central de Kế-thương où s'est retiré Baky. Cette fois, c'est le commandant Lyautey, chef d'Etat-major qui s'occupe du ravitaillement, ce qui n'est pas, pour autant, une affaire de tout repos. Cette brillante action réussit en tous points, avec peu de pertes. La piraterie est chassée de la zone A et, fait sans précédent au Tonkin, le prisonnier Sabot est délivré de vive force.

Faut-il s'arrêter en si beau chemin ? L'ordre est formel ? Les colonnes doivent être disloquées dès la prise de Kế-Thương. Gallieni obéira à la lettre de l'ordre, mais la 1re colonne, qui est venue du delta, rejoindra ses garnisons, non pas par Phủ-lạng-thương et Bắc-ninh, mais par Tuyên-quang. Elle va s'engager en pays totalement inconnu, sans guides, en plein mois de mai, par Yên-trinh-Chợ-đồn-Đại-thi en liaison avec un détachement venu de Chiêm-hóa. Au prix de difficultés inouïes dues surtout au terrain, car les pirates sont surpris par cette manœuvre sur les derrières, elle réussit parfaitement. Résultat : une bande de terrain est occupée et tenue par des postes entre les zones B et C et la première est isolée en vue d'une réduction ultérieure.

Que serait-il arrivé si cette dernière opération n'avait pas réussi ? M. Rousseau est polytechnicien, son chef de cabinet militaire aussi. Les querelles d'école, qui n'existent plus, n'est-ce pas, à notre époque, sont encore fréquentes en 1895. D'ailleurs, M. Rousseau arrive prévenu contre Gallieni. Celui-ci n'a pas caché son attachement à M. de Lanessan. L'œuvre qu'il a réalisée au 1er et au 2e Territoires militaires lui a suscité beaucoup d'envieux qui l'accusent d'être un agité, un fumiste, un bluffeur. Disons tout de suite que M. Rousseau est un homme de haute intelligence qui saura reconnaître la valeur de son brillant subordonné. Le général Duchemin est encore à Hanoi, décidé à appuyer celui-ci. Enfin, le résultat est là qui suffit à faire tomber les préventions.

M. Rousseau complètement conquis, surtout à la suite d'une inspection à Lang-sơn veut même profiter de la présence de Gallieni pour continuer la réduction des foyers pirates dès le retour de la belle saison. Il faudrait huit compagnies de plus que, semble-t-il, le Ministère n'accorde pas. Pas d'augmentations d'effectifs ! La pacification définitive est remise à plus tard. Du moins, avant son départ pour la France, Gallieni peut-il, en novembre et décembre 1895, nettoyer et occuper le Yên-thế où se tiennent des pirates annamites. Grâce à des complicités occultes, leur chef, le Đề-Thám parvient à s'échapper.

Le Colonel arrive en fin de séjour, après un peu plus de trois années de dures fatigues. Les ennemis administratifs ne lui ont pas manqué. Il ne lui faut rien moins que l'appui constant — qui ne lui est pas ménagé — des hautes autorités indochinoises, pour ne pas être relevé d'un commandement où il réussit si bien. Mais aussi, pourquoi méprise-t-il à un tel point les règlements en vigueur. Sa manière de faire est inadmissible ! Songez que l'administration des unités est bouleversée, qu'il existe des « masses de ravitaillement », des « masses de baraquement », organismes souples qui permettent de construire des routes et des postes, de faire vivre les troupes. Le ministère des Colonies, à qui on ne peut faire le reproche d'être décentralisateur et qui tient à commander directement les escouades ne saurait admettre qu'on prenne de telles libertés. Paris en est arrivé à reprocher à un Commandant de cercle d'avoir avancé lui-même 171 francs à un fournisseur pressé, peu soucieux d'attendre les formalités réglementaires, et d'en avoir de-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mandé le remboursement. Ce n'est pas régulier. Où irions-nous si de pareils faits se généralisaient ? Le commissaire général d'Hanoi, on dirait aujourd'hui le Directeur de l'Intendance est l'adversaire personnel de Gallieni. Celui-ci a fait prélever du riz sur des stocks, qui n'appartiennent même pas au commandement, pour faire des avances aux populations. Il est impossible de faire comprendre à ce haut fonctionnaire que du riz frais rentrera dans les stocks, à la récolte, si les populations cultivent ; on pourra même acheter sur place, ce qui économisera des frais de transport à l'administration. Ce n'est pas réglementaire. Comble d'horreur : le Commandant du 2e Territoire militaire n'ayant pas assez de ressources s'en est créé en autorisant le fonctionnement des maisons de jeux, les « bạc quan » sur lesquelles il prélève une honnête rétribution. Cet argent lui a même permis de construire des hangars à Thất-khê pour sauver les gros approvisionnements de vivres que M. le Commissaire y a stockés sous des paillotes, à la veille de la saison des pluies. « Je préférerais, dira celui-ci, voir perdre un million d'approvisionnements que de penser qu'ils ont été sauvés par des moyens irréguliers ».

On comprend la lassitude de Gallieni : « Je vous assure que j'éprouve un moment de découragement. En somme aujourd'hui, c'est le Contrôle qui commande. Tout est subordonné à la vérification d'un mandat. Il faut que tout soit réglementaire, autrement nous sommes perdus. Le 2e Territoire militaire doit marcher comme un département quelconque... Vous parlez : colonisation, on vous répond : vérification de mandats. Vous dites : Bugeaud, de Lanessan, Cécil Rhodes. On vous répond : Direction du Contrôle.

» Personne ne se met en situation ; on ne comprend pas l'urgence des choses. En matière coloniale, dans les pays neufs, il faut marcher, aller toujours. C'est là que le temps a de la valeur. Eh bien ! où en serions-nous, à Lạng-sơn si j'avais agi d'après ces procédés ? »

Mais par contre, quelles satisfactions il éprouve sur place ! « Tout le monde a le feu au derrière. C'est à qui fichera ses paillotes par terre pour les remplacer par des briques ». C'est qu'un tel homme est un animateur extraordinaire, c'est qu'il soutient et couvre ses cadres, dont il est adoré ; c'est que le travail exécuté apparaît d'une façon concrète ; que le moindre lieutenant sait qu'il accomplit œuvre durable ; que les chefs indigènes sont soutenus, encouragés, récompensés, sanctionnés durement aussi, s'ils se montrent incapables, mous ou prévaricateurs. Les civils sont également enthousiasmés et les colons Européens de Lạng-sơn demandent par pétition, au Gouvernement général que le nom de leur bienfaiteur soit donné à l'avenue principale de la cité.

***

En janvier 1896, le colonel Gallieni passe son commandement au colonel de Joux et rentre en France. Il n'a que quarante-six ans et est cependant proposé pour les étoiles par ses chefs hiérarchiques. « Il a, dit le général Duchemin, organisé avec tant de soin la défense de la frontière du Quảng-si que, même pendant les dernières opérations qui avaient fait retirer des troupes, pas une seule bande pirate ne s'y est montrée. »

Mais son heure n'est pas encore venue. Elle ne saurait tarder, car on va avoir besoin de lui. Il est à peine rentré au milieu des siens qu'on l'appelle au ministère. Nous sommes sur le point d'évacuer Madagascar. Lui seul peut y rétablir la situation. Il n'hésitera pas devant le devoir.

« Colonel, si vous n'y consentez pas, Madagascar est perdue pour nous.

— J'y vais, répond Gallieni.

— Eh bien, « Général » vous réunirez entre vos mains, tous les pouvoirs, civils et militaires. Vous aurez là-bas carte blanche sur tous les terrains... »

Et pendant neuf années consécutives, va être poursuivie et menée à bien l'œuvre de pacification de cette île lointaine. Mais ceci est une autre histoire, souvent contée, qui sort du cadre de l'épopée indochinoise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



TYPES POPULAIRES DU VIỆT-NAM

XÃ-XỆ DANS L'ARMÉE



SES AVENTURES AU GROUPEMENT AUTO DE L'ANNAM-TONKIN (1)

I. — Une bonne nouvelle

L'illustre Xã Xệ *vient de s'engager au Groupement Automobile de l'Annam-Tonkin.*

Oui, aussi incroyable qu'elle puisse paraître, voici une nouvelle sensationnelle dont nous sommes heureux de donner la primeur à nos lecteurs. Les militaires indochinois du Groupement Automobile de l'Annam-Tonkin ne manqueront pas de s'en réjouir. Leurs camarades du 4e Régiment d'Artillerie Coloniale, qui servent à Hanoi, n'y seront pas non plus indifférents, car la personnalité du canonnier de 2e classe Xã Xệ, hôte du quartier Borgnis-Desbordes, ne tardera pas à déborder le cadre de la C. T. A., nº ...

⁂

Depuis 1930, nul n'ignore plus au Tonkin les aventures des deux inséparables compères : Lý Toét et Xã Xệ.

Leur notoriété a, depuis longtemps, franchi les limites du village de Đình-dù (Huyện de Văn-lang, province de Bắc-ninh), humble station sur la ligne Hanoi-Haiphong, à 20 kilomètres de la capitale, où ils vivent depuis toujours au milieu de l'affection indulgente de leurs compatriotes.

La guerre est venue. Chacun est resté à son poste. Lý Toét a conservé ses fonctions de Lý-Trưởng, cependant que Xã Xệ est resté chef des veilleurs, « chef suprême de la police du village ». Les années, et aussi les événements les ont un tantinet assagis. En raison de leurs fonctions spéciales, ils n'avaient pas été touchés par la mobilisation. Mais voilà qu'un jour, à la suite de démarches qui restèrent ignorées de tous, sauf naturellement de Lý Toét, Xã Xệ prit le train pour Hanoi et se présenta au 4e Régiment d'Artillerie Coloniale pour s'engager. Que s'était-il passé dans l'énorme crâne de notre ami? Attendez, vous le saurez peut-être un jour. Quoi qu'il en soit, comme Xã Xệ remplissait les conditions



La fiche du canonnier Xã Xệ.

d'aptitude physique requises (taille : 1 m. 52, poids : 95 kilos, acuités visuelle et auditive normales), il fut affecté au Groupement Automobile de l'Annam-Tonkin.

(1) D'après les articles publiés dans le bulletin de liaison du 4e R. A. C. « A PLEIN TUBE ».

Note de la Rédaction. — Les lecteurs curieux de faire plus ample connaissance avec les types populaires annamites que sont Lý Toét, Bang Bạnh et Xã Xệ pourront se reporter à l'étude que M. G. Pisier a fait paraître sur ce sujet dans la revue *Indochine* du 4 juin 1942, et les numéros spéciaux du Tết 1942 et 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La légende qui l'entoure l'a suivi au quartier; sa corpulence, l'unique cheveu en tire-bouchon qu'il possède sur le sommet de la tête, et dont il tire une évidente fierté, son air majestueux et compassé, lui attirèrent aussitôt la sympathie amusée de ses camarades.



La première faction de Xã-Xệ.

Xã Xệ est venu pour servir. Aussi a-t-il abandonné son air de dignité un peu protectrice et s'est-il révélé, dès le début, une jeune recrue disciplinée et avide de s'instruire dans le métier des armes et en particulier dans les fonctions de chauffeur.

La place nous manque aujourd'hui pour raconter, comme nous l'eussions voulu ses débuts au Groupement Automobile de l'Annam-Tonkin.

Toutefois, pour satisfaire en partie aujourd'hui l'impatience bien légitime de nos lecteurs, relatons la petite anecdote suivante qui se passe de commentaires:

Xã Xệ a suivi l'instruction sur le service intérieur et a très bien retenu que pour obtenir une permission exceptionnelle pour affaire de famille (maladie grave, décès, mariage, etc...) il doit rapporter, en rentrant, une attestation du Lý-Trưởng de son village certifiant la réalité du cas invoqué.

Au bout de huit jours de service, le canonnier Xã Xệ se présente à son capitaine, saluant d'une main et tenant de l'autre deux papiers: une demande de permission établie en bonne et due forme (coût: 0$10, versés au secrétaire du bureau!) et un télégramme au texte laconique: « Mẹ sắp mất » (Mère va mourir).

Le capitaine. — Xã Xệ, je t'accorde la permission mais, au retour, n'oublie pas d'apporter l'attestation du Lý-Trưởng concernant le décès de ta mère.

Xã Xệ (sortant de sa poche un certificat de décès signé par le Lý Trưởng et portant son cachet). — Mon capitaine, pour que je n'oublie pas cette formalité au retour, mon ami Lý Toét m'a déjà envoyé la pièce nécessaire, que j'ai l'honneur de vous remettre respectueusement (1).

II. — Des nouvelles de notre ami Xã Xệ

Notre ami Xã Xệ a quitté Hanoi, le 5 octobre pour suivre les cours du C. I. A. Il voulait déjà faire notifier aux notables de Đình-dù qu'il venait d'être nommé « aide-chauffeur ». Son brigadier de chambrée eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que ce n'était pas un grade; Xã Xệ n'en a pas moins « arrosé ça » joyeusement avec les camarades.

Récemment, Xã Xệ dut passer un examen médical spécial, à l'effet de vérifier ses aptitudes physiques aux fonctions de conducteur de véhicules automobiles.

C'est Khán Mép, l'infirmier bien connu du 4e R. A. C., qui le présenta au médecin-capitaine.

Xã Xệ se soumit aux formalités de l'examen de la vue: « Œil droit normal, mais œil gauche un peu faible, lui dit Khán Mép. Maintenant, attention, nous passons aux « organes de l'audition ». Je vais te dire quelques mots à voix basse, en me plaçant à un mètre de toi. Tu répéteras ce que tu

(1) Texte de R. B. (Atelier du 1er degré); dessins du brigadier Nguyen Ngọc-Lang, mle 25938 (d'après les dessins des ex-journaux *Ngày-Nay* et *Phong-Hóa*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

auras entendu. C'est très important... (Khán Mép prononce le nom du capitaine commandant la C. A. D...) Qu'as-tu entendu ?

– Impossible de te répondre.

— Pourquoi ? As-tu entendu ?

— Oui, très bien.

— Alors ?

— Eh bien ! je ne puis répéter ce mot puisque c'est un mot « interdit » (tên húy). A Đình-dù nous connaissons les usages et jamais je ne me permettrai de prononcer le nom de mon « Ông quan ba ». Si c'est un piège que tu m'as tendu, mon vieux, tu en es pour tes frais. »

Fort heureusement, le médecin-capitaine est un annamitisant distingué ; il comprit et passa outre.

Le soir, à la chambrée, Khán Mép, pérorant devant les jeunes recrues sur la visite médicale passée le matin par les élèves-chauffeurs, explique à Xã Xệ :

« Vois-tu, mes études d'infirmier m'ont permis d'apprendre bien des choses que vous ignorez.

« Ainsi, lorsqu'un homme a un organe déficient, la nature, en vertu de la loi des compensations, lui accorde le bénéfice du plus grand développement d'un autre organe. Vous riez ? Pourquoi ? »

Tout le monde regardait l'unique cheveu de Xã Xệ qui se projetait, immense, en ombre chinoise, sur le mur.

« Par exemple, continue Khán Mép, si, comme Xã Xệ, vous voyez mal de l'œil gauche, votre œil droit voit pour deux ; si vous entendez mal d'une oreille...

— Hé ! s'écrie Xã Xệ, ce que tu dis là ne m'étonne nullement. Pas besoin d'avoir fait des études spéciales pour savoir cela. Moi, qui ne suis qu'un simple nhà-quê, j'ai bien remarqué à Đình-dù que lorsqu'un homme avait une jambe plus courte que l'autre, l'autre était plus longue que la première. »

Et Khán Mép, écrasé par la logique de Xã Xệ, dut battre en retraite sous les quolibets et au milieu de l'hilarité générale.

Xã Xệ est parti. Nous le retrouverons bientôt au C. I. A. au volant d'une vieille Delahaye montée sur chandelles... Une vie nouvelle s'ouvre devant lui. Que de choses il va avoir à raconter à Lý Toét !

III. — Xã Xệ au Centre d'Instruction Automobile.

Notre ami Xã Xệ a fait ses débuts au Centre d'Instruction Automobile. Malgré toutes les choses nouvelles qu'il doit faire



Xã-Xệ chez le photographe.

entrer dans son gros crâne, il n'a pas perdu sa bonne humeur. Voici quelques anecdotes sur son compte qui nous arrivent par le dernier courrier.

Le rêve de Xã Xệ. — Allongé sur son lit, après une rude journée de travail, Xã Xệ rêve tout éveillé.

Il se voit déjà Chauffeur (Ông Tài). Son avenir lui apparaît rempli de visions agréables. Il s'imagine, une fois libéré, au volant de la voiture du Tri-Huyện de sa circonscription. Quel orgueil de pouvoir conduire M. le Mandarin dans ses inspections : on prend alors une mine supérieure, on toise le nhà-quê qui se fait petit au bord du chemin, on dévisage les jolies filles qui rougissent en baissant les yeux.

Quel bonheur de pouvoir emmener Mlle Perle, la toute gracieuse fille du Man-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

darin, faire une promenade. Le nez de Xã Xệ couvre sa figure tant il sourit à ces évocations.

« Quelles bonnes blagues ne ferai-je pas ! D'abord quelque réplique aux mauvais tours que m'a joués autrefois mon ami Lý Toét ! Ne serait-ce que l'éclabousser copieusement un jour de pluie !

» Que j'aimerais écraser son abominable chien Mực qui m'a maintes fois poursuivi et contraint à des courses incompatibles avec la dignité de ma fonction ! »



Xã-Xệ en tenue légère d'été.

Tout à ces séduisantes évocations, Xã Xệ se promet d'apporter la plus grande application à l'étude de la conduite automobile.

Mais, avant d'obtenir son permis, il ne se doute guère de tout ce qui peut lui arriver au C. I. A.

***

Xã Xệ fait de l'esprit. — L'autre jour, Xã Xệ est appelé au bureau de la compagnie.

« Voilà, dit le Chef, j'ai besoin d'un renseignement pour compléter votre livret matricule.

» Avec qui êtes-vous marié ?

— Mais, Chef, avec une femme !

— Allons, Xã Xệ, ne vous moquez pas de moi. Je vous demande nom le de votre femme légitime. Et puis, ajouta le Chef que la colère gagnait, ne faites pas le malin, avez-vous jamais connu quelqu'un marié à un homme ?

— Mais oui, répond Xã Xệ avec un sourire délicieusement candide, ma sœur ! »

Le Chef, qui n'a pas le sens de l'humour, envoya directement Xã Xệ aux locaux disciplinaires, où il eut le temps de se perdre en conjectures sur les réactions curieuses des hommes de l'Ouest.

Le « retour de manivelle ». — L'autre matin, Xã Xệ, sur l'injonction de son instructeur, descendit de voiture pour remettre le moteur en marche à la manivelle.

Bien qu'habitué aux bizarreries des débutants, l'instructeur ne put s'empêcher de bondir en voyant, Xã Xệ transpirer à grosses gouttes en tournant, ou plutôt en essayant de tourner la manivelle à gauche.

Sommé de s'expliquer, Xã Xệ, très sûr de lui et non encore initié aux mystères de la compression répondit :

« La première fois, j'ai remarqué que lorsque je tournais à droite, la manivelle revenait brutalement à gauche. Je me suis même fait mal. Je préfère donc tourner tout de suite dans le bon sens. »

IV. — Une nouvelle histoire de Xã Xệ.

Le changement d'heure. — Dernièrement, Xã Xệ résolut de s'amuser aux dépens de son camarade Nhiêu Khoác qui, hâbleur et vantard, fatiguait tout le monde en parlant à tout propos des terres qu'il possèderait du côté de Hoà-Bình et des bœufs et des buffles qui se presseraient par centaines sur ses pâturages.

C'était quelques jours après le changement d'heure, événement qui avait fait l'objet de conversations et de discussions multiples.

« Plus moyen de s'y reconnaître, disait un grincheux, très attaché aux traditions. On est à l'heure du Lièvre (giờ Mão) et la pendule marque l'heure du Dragon (giờ Thìn).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Figurez-vous, raconte Xã Xệ un matin au réveil, que j'étais monté il y a deux ans à Bac-mục pour mon commerce. Avec un ami, nous avions été faire un soir, une promenade le long de la Rivière Claire. Tout à coup nous vîmes un drôle d'animal, gros comme un veau, au pelage jaune rayé de noir, qui s'enfuit à notre approche. Moi qui suis de Đình-dù, je n'avais jamais vu semblable animal et j'ignore encore aujourd'hui son nom que, d'ailleurs, mon ami n'a jamais voulu me dire.

— Ái chà ! s'éclaffe Nhiêu Khoác, nhà quê du delta que tu es ! Mais c'est un tigre, mon vieux, c'est un tigre !

— Chết ! s'exclame Xã Xệ, tu l'as dit, et nous sommes en ce moment dans l'heure du Tigre ! Tes bœufs et tes buffles sont bien foutus..., si tant est que tu en as, oserai-je insinuer. »

Nhiêu Khoác change de couleur, surpris puis effrayé. Mais il regarde sa montre et reprend son sang-froid et son aplomb.

« C'est raté, mon vieux, dit-il avec condescendance, il est six heures, nous ne sommes plus dans l'heure du Tigre (giờ Dần), mais dans l'heure du Lièvre (giờ Mão).

— Erreur, mon ami, tu es tout à fait bien foutu, car tu oublies que nous sommes le 4 janvier et que, depuis le 1er, les pendules ont été avancées d'une heure pour le malheur de tes bestiaux..., si toutefois tu en possèdes, oserai-je insinuer. »

Vous voyez que le service militaire réussit à Xã Xệ. S'il est vrai qu'il n'a pas perdu un centimètre de tour de taille, vous conviendrez cependant qu'il est moins lourd.

V. — Comment Xã Xệ fête le Tết à Đình-dù ?

Xã Xệ, après avoir été reçu dans de très honorables conditions au permis de conduire, a obtenu une permission bien méritée pour fêter le Tết en famille.

Son ami Lý Toét l'attendait, près du pont Doumer, à la descente de l'autocar de Tong. Ce fut une grande joie pour nos deux compères de se retrouver enfin, après quatre mois de séparation. Il serait trop long de raconter ici tous les incidents comiques qui marquèrent leurs flâneries et leurs promenades dans la capitale ; lisez le numéro du Tết de la revue *Indochine* et votre curiosité sera satisfaite.

Mais voici une aventure inédite dont nos lecteurs annamites ne manqueront pas de savourer tout l'humour.

Xã Xệ dans le train qui les ramenait à Đình-dù, avait « épaté » Lý Toét en lui récitant en français, avec une verve qu'un certain « Mai-quế-lộ » de la rue du Coton avait singulièrement avivée, les phrases qu'il avait apprises au C. I. A., à l'instruction automobile.

« Ôi, cha chả ! admirait Lý Toét hilare, maître Xã Xệ, vous parlez le français comme le maître d'école de Hải-dương. Il me vient, en vous écoutant, une idée magnifique ! Nous allons épater nos honorables confrères notables de Đình-dù. Voilà ce que je vous propose : vous savez que le Chánh-hội a organisé en votre honneur un banquet. A la fin du repas, vous ferez un discours en français.

— Hà chết ! Vous vous moquez ? Je ne suis tout de même pas encore assez calé, ajoute-t-il avec une pointe de fausse modestie.

— Je veux bien l'admettre, Monsieur Xã Xệ, mais il vous suffira de débiter vos phrases toutes faites sur l'automobile et moi, je les traduirai au fur et à mesure, dans le langage académique qui est mon fort, où les souhaits rituels de nouvelle année s'allieront aux vœux les plus ardents que vous formez pour le bonheur et la prospérité de notre chère commune de Đình-dù.

.....

Après le riz, Xã Xệ, très digne dans sa tenue neuve sur laquelle étincelait l'insigne du G. A. A. T. (Groupement Automobile de l'Annam-Tonkin) fraîchement astiqué, se leva et, dans le silence général, prononça le discours suivant :

XÃ XỆ. — Lanh-truých-sông ô-tô-mô-bin-lơ (1).

(1) L'instruction automobile.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LÝ TOÉT (traduisant en annamite). — Messieurs les Notables...

XÃ XỆ. — La voa-tuya-rơ ô-tô-mô-bin-lơ xơ đi-vi-giờ ăng sít bạt-ti bơ-ranh-xi-banlơ : Băm-nhe, lơ xa-xi ; đơ-giem, lơ mô-tơ ; toa-giem, lê gio-gan đơ tơ-răng-mi-sông ê đơ tơ-răng-pho-ma-sông ; cát-giem, lê giogan đuy-ti-li-gia-sông ; sanh-giem, lê-ki-bơmăng ê-lê-tơ-rích ; sít-giem, la ca-rô-sơri (1).

souhaiter que le nouvel an Qui-Mùi vous apporte paix et prospérité ; que la protection des Génies nous assure l'abondance et qu'enfin la totalité des autorités communales obtiennent les récompenses qu'elle méritent, etc., etc...

(*Le discours dura trois quarts d'heure.*)

.....

Très rouge, Xã Xệ reprit sa place au milieu des applaudissements et des félicita-



LÝ TOÉT. — Je dois à la bienveillance de mes chefs d'être parmi vous à l'occasion de la fête du Tết. J'en suis très touché et très heureux. Les nouvelles fonctions d'aide-chauffeur que l'Autorité Militaire a bien voulu me confier et dont j'ai su mesurer toute l'importance, ne diffèrent pas beaucoup, je dois le dire, de mes anciennes attributions de Xã-Đoàn, que j'ai remplies naguère, à votre entière satisfaction.

XÃ XỆ. — Lơ xa-xi com-bơ-răng đơ lônggiơ-rông ki sông rê-uy-ni ăng-tơ-rơ ba-rơ đê tơ-ra-vét-sơ ; ông rơ-mác-cờ suya lơ môtơ lơ bơ-lôc đuy mô-tơ, la qui-la-sơ đuy mô-tơ, lơ cát-te ê lơ phô-cát-te (2).

LÝ TOÉT. — Messieurs les Notables et mes chers concitoyens, permettez-moi de vous

tions. Lý Toét eut sa large part des compliments adressés aux deux compères et la fête continua dans une gaîté largement arrosée du meilleur alcool de riz. Đình-dù comptait dans la personne de son Xã-đoàn un lettré de plus ! (3)

---

(1) La voiture automobile se divise en six parties principales : première, le châssis ; deuxième, le moteur ; troisième, les organes de transmission et de transformation ; quatrième, les organes d'utilisation ; cinquième, l'équipement électrique ; sixième, la carrosserie.

(2) Le châssis se compose de longerons qui sont réunis entre eux par des traverses ; on remarque sur le moteur le bloc moteur, la culasse du moteur, le carter et le faux-carter.

(3) D'après un texte dû à la collaboration de : l'Adjudant Lê-van-Thuong, l'Adjudant Trân-xuân-Hiêp, et du canonnier Apostoli.

Dessin du Lieutenant Polian.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jonque chinoise sur le Yang-Tsé.

(D'après une aquarelle de R. Dumont-Duparc.)

A PROPOS DE JONQUES

PAR P. A. LAPICQUE

QUI l'eut dit ? Nous voici revenus au temps de la voile ou du moins nous le tentons. Il le faut bien car devant la situation créée par la disparition de tant de bateaux, on ne peut rester inerte. La première idée qui s'imposa fut d'utiliser les jonques. Dans certains parages on les aperçoit nombreuses, élégantes, quoique d'un autre âge, ayant l'air de si bien naviguer pour peu qu'elles soient appuyées par une bonne brise. Quoique lourdes, elles paraissent légères, montant bien à la lame. Leurs formes de carène sont parfaitement étudiées et leurs lignes d'eau remarquables. Mais leurs superstructures exagérées les exposent à trop dériver dès qu'elles naviguent au plus près.

C'est que les jonques chinoises, tout comme les boutres de l'océan Indien, sauf pour les unités affectées à la pêche ou au petit cabotage, se livrent à des navigations saisonnières.

Les jonques partant de Macao, Canton et de la côte chinoise avec les premières brises annonçant la mousson du nord-est, s'en allaient vers le sud jusqu'à Singapour, le golfe de Siam, le Sud-Annam, la presqu'île de Camau... Les marchandises dont elles sont chargées, une fois arrivées sur place, sont échangées avec des produits du pays. Les transactions se font de port à port, à bord même des jonques, magasins flottants, allant par petites étapes, naviguant le long de terre en profitant des brises locales, vent de mer ou vent de terre.

Au changement de mousson, elles sont parées avec un chargement complet et, profitant des premières brises du sud, avec vent portant, elles reviennent au port de départ.

Les boutres indiens font de même, partant en octobre ou novembre de la côte de Mascate, de l'entrée du golfe Persique et de la côte jusque près de Kurrachée ; cap au sud grand largue et vent arrière, ils vont vers Zanzibar, le Mozambique, les Comores et Madagascar à belle allure. Les mêmes opérations d'échange se réalisent comme pour les jonques, avec en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jonque de Ning-Po
(D'après une aquarelle de R. Dumont-Duparc.)

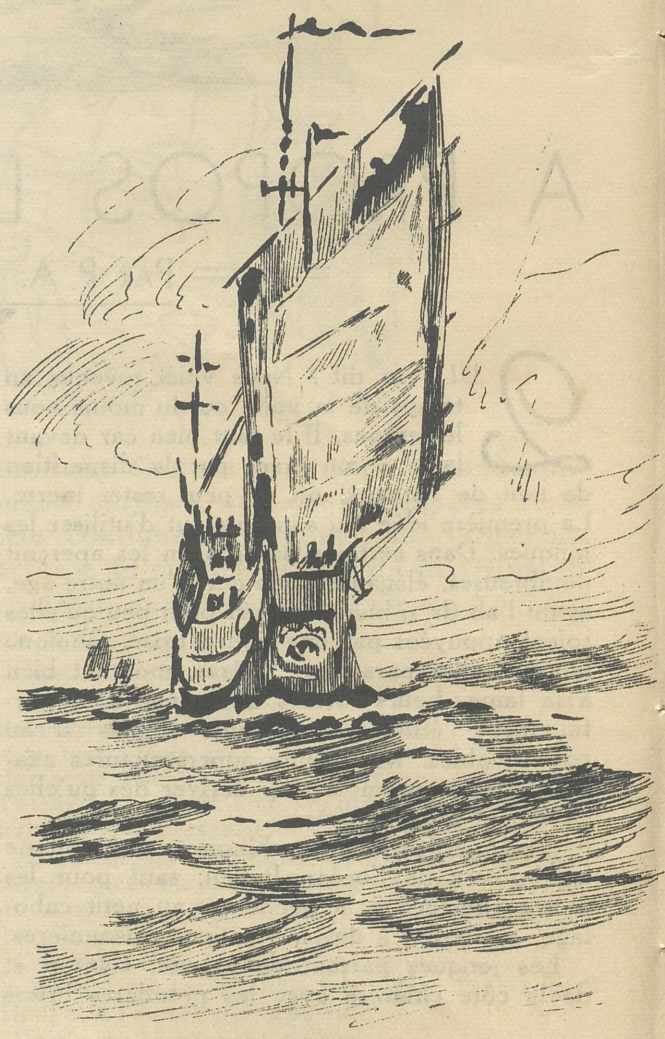
mai-juin retour vers le nord dès le changement de mousson. Aussi ces navigateurs-commerçants ont-ils fondé des familles pendant leur arrêt aux deux extrémités du périple accompli chaque année. Cela dure depuis les siècles et dans le sud de l'océan Indien, les équipages des boutres ayant pris femmes dans le pays, il s'est créé une race de métis, les Saouélis, parlant la langue de Mascate qui s'est imposée parmi les navigateurs, qui sont à peu près exclusivement recrutés parmi ces descendants des équipages des boutres Mascatais.

En Indochine, quand la nécessité de rechercher des moyens de transport s'est manifestée, les jonques possibles à trouver n'ont pu être utilisées, trop petites ou pas faites pour aller au large, sauf les jonques de pêche de la Cac-Bà provenant de Pakhoi, bien construites, qui peuvent battre la mer ; mais leur portée en lourd est faible. Compartimentées comme elles le sont à l'intérieur pour séparer le sel nécessaire et les différents produits de la pêche entre eux, une coûteuse mise au point est nécessaire pour faire disparaître le cloisonnement existant qui gênerait pour le transport de marchandises.

Il n'était pas possible de chercher à faire venir ces superbes jonques de Ning-Po et de l'embouchure du Yang-Tzé, vaisseaux de haut bord si pittoresques, rappelant les caravelles.

Restait la ressource de construire sur place. En 1941, nous avons pu lancer une jonque sortant d'un chantier situé à trois kilomètres sur la rive droite du Song Ca, en amont de Bênthuy. Ses dimensions principales sont de 26 m. 50 de long et 7 mètres de large, ses membrures, barrots et vaigres en tau, sen ou truong, ses bordés, ponts et carène en sangle. Toutes ces essences d'excellentes qualités, trois mâts : misaine, grand mât et tape-cul ; voiles en nattes.

Pendant l'année 1942, elle a navigué dans le golfe du Tonkin, ramenant dans son unique cale très vaste du bois en grume de Bênthuy et y transportant des charbons de Port-Redon, Hongay, Campha. Elle a pu prendre jusqu'à 183 tonnes en lourd par beau temps. Le projet de lui faire faire des voyages sur la côte ouest de Haïnan n'a pu s'accomplir par crainte



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jonque construite à Bên-Thuy en 1941, portant 180 T. en lourd.

de certains risques ; quoique au point de vue navigation, cela était possible avec des vents dits « charretiers », portant généralement dans un sens comme dans l'autre.

Au commencement de 1943, la raréfaction du tonnage devenant plus sévère, une dizaine de jonques furent mises en chantier au Tonkin, dans le Nord et le Sud-Annam pour le compte de la Marine marchande, qui ne peut rien négliger pour les transports dont un minimum vital doit être assuré.

Certes, les promoteurs ne s'illusionnent pas sur les diverses difficultés à surmonter : navigation à contre-courant le long de la côte d'Annam, recrutement d'équipages, bois, gréement, voiles à se procurer en quantité suffisante, main-d'œuvre spécialisée à rassembler... Mais devant les circonstances exceptionnelles que nous subissons, plutôt que de renoncer, il vaut mieux prendre des mesures d'exception, même comportant certains risques.

Grâce à nos dirigeants et à l'effort de tous, l'Indochine peut se féliciter d'avoir pu continuer à « tourner » jusqu'à présent, et si l'un des problèmes difficiles à résoudre reste le transport par mer, il ne faut rien négliger pour chercher une solution.

La jonque étant un pis aller, on a songé à faire mieux, et ce mieux serait représenté par les « goélettes ». Les initiés recommandent deux types : la goélette paimpolaise, avec un hunier à rouleau du type de celles qui allaient chaque année en Islande faire la pêche à la morue, ou mieux encore la goélette canadienne, semblable à celle allant pêcher sur le grand banc de Terre-Neuve en toutes saisons. Là, j'en ai rencontré faisant route en plein mois de décembre, voiles hautes, tandis que sur notre trois-mâts où j'étais second, nous avions dû prendre les ris, car l'hiver dans ces parages vaut le cap Horn.

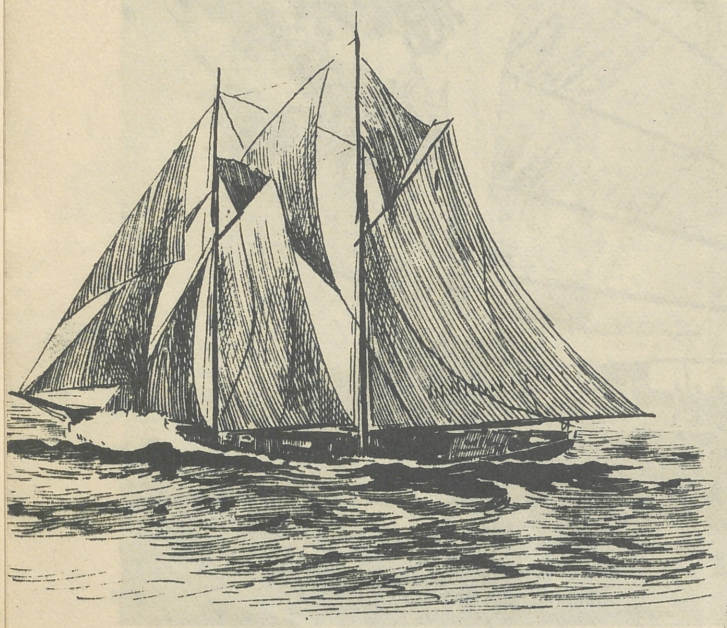
Pour fixer les idées, ceux qui ont pu admirer le beau film intitulé « Capitaines Courageux » ont vu ces goélettes dont je parle. Même sans être marins, à les voir vivantes sur l'écran on peut juger quelle merveille représentent pareilles unités, bien menées évidemment.

Au louvoyage, même dans la mer, elles arrivent à gagner au vent, alors que dans les mêmes conditions, les jonques font à peine « bordées carrées » et culent s'il y a le moindre courant contraire.

Au point de vue équipage, gros avantage ; alors que pour une jonque de 150 à 180 tonnes, il faut une quinzaine d'hommes sélection-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nés, entraînés (dans le genre de ces lascars musclés qu'on peut voir manœuvrer à l'entrée et à la sortie d'Appowan, le port chinois de la Cac-Bà, sur leurs jonques de pêche), sur une goélette canadienne ou paimpolaise, il y a comme équipage seulement cinq à six hommes, plus un mousse pour la cuisine.



Goélette Canadienne.

Je n'ai pas à m'excuser d'employer, sans essayer de traduire, le langage marin, car il y a assez de marins maintenant en Indochine qui n'auront pas besoin de traducteur ; quant aux jeunes gens, grâce aux Cercles Nautiques, ils ont pratiqué et pratiquent « la voile », un des plus beaux sports ; aussi je continue mon exposé, ils comprendront et pourront expliquer à leurs camarades non encore initiés.

Dans le plan à l'étude, l'allure et les lignes générales des goélettes affectées à la pêche ne sont pas altérées, car on ne peut rien faire de mieux, mais la portée en lourd de la future unité devant dépasser 300 tonnes, la largeur et la longueur de flottaison ont été augmentées.

Le type du gréement a dû être modifié : au lieu de deux mâts, trois mâts sont prévus, car autrement la grande voile à elle seule aurait une surface de 370 mètres carrés bordant sur un gui de plus de 20 mètres de longueur. En admettant qu'il soit possible de trouver actuellement en Indochine de la toile assez résistante, la manœuvre d'une voile de pareilles dimensions peut présenter des difficultés et il est recommandable de diviser la voilure.

Les caractéristiques principales seraient : longueur: 50 mètres; à la flottaison: 41 m. 50; largeur au maître-bau : 10 mètres ; déplacement : 700 T. ; portée : 350 T. avec 1 m. 50 de franc-bord ; surface de voilure : 1.100 m².

Les plans sont prêts, la Société Française des Charbonnages du Tonkin a bien voulu mettre son organisation et certains membres de son personnel à la disposition pour l'étude de cette œuvre.

L'étude se termine. C'était la première chose à faire et c'est un point acquis ; il reste à vaincre des difficultés d'ordre matériel et financier qui, à leur tour, sont à l'étude.

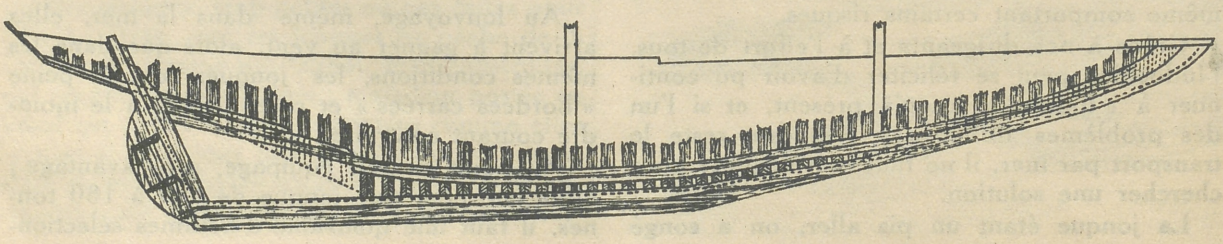
S'il était reconnu possible dans les circonstances actuelles de passer à l'exécution de pareille goélette, elle aurait sur les jonques en plus des autres avantages, la possibilité, la paix revenue, d'être utilisable.

On peut concevoir son emploi comme annexe des camps de jeunesse. A son bord, par série, les jeunes gens iraient tâter un peu de cette saine vie du large où en manœuvrant et bourlinguant, ils profiteraient de cette école de décision qu'est la navigation à voile pour augmenter chez eux certaines qualités si nécessaires dans la vie.

Le cas échéant, il doit être possible de trouver en Indochine quelques hommes, marins ou anciens marins, à même de se consacrer à cette entreprise qui devrait être considérée comme un apostolat par celui ou ceux qui accepteraient pareille tâche. Quoi de plus beau d'avoir à former des hommes, quoi de plus tentant d'avoir à le faire en procédant avec le bel outil qui serait mis à la disposition de cette œuvre ?

L

Coupe de profil de la goélette Canadienne.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE JARDIN BOTANIQUE ET ZOOLOGIQUE DE SAIGON A 80 ANS

par
Georges RIBON



Photo LHUISSIER

FACE au Gouvernement général, à l'autre extrémité du boulevard Norodom, s'appuyant sur l'arroyo de l'Avalanche, le Jardin Botanique et Zoologique de Saigon couvre une vingtaine d'hectares.

Sa création fut décidée par le contre-amiral de La Grandière, Gouverneur et Commandant en Chef de la Cochinchine, le 10 juin 1863.

Il a donc maintenant quatre-vingts ans.

Louis-Adolphe Germain, vétérinaire en second du corps expéditionnaire, fut chargé de la mission ingrate de défricher, de niveler le terrain qui était pauvre, en partie marécageux, couvert de broussailles et de touffes de bambous. Ce fut lui également qui traça les premières allées, construisit les premières cages, aménagea les premières pépinières, lança les premières circulaires demandant à « toutes les bonnes volontés » d'envoyer au jardin un grand nombre d'espèces d'animaux.

Un an après sa prise de fonction, le Jardin était peuplé de paradoxures, coqs et poules sauvages, faisans, paons, tourterelles de Malacca, poules sultanes, cigognes, canards sauvages, tigres, panthères, cerfs, tortues, crocodiles, etc... Bien ombragé, il faisait les délices des « Barnavaux » de l'époque qui ignoraient les « shorts » et les vestes à manches courtes, portant pantalons et dolmans qui donnaient chaud.

Le 28 mars 1865, Jean-Baptiste-Louis Pierre, appelé spécialement de France, remplaça Germain, envoyé en mission au Japon et aux îles de la Sonde. Du Japon, ce dernier expédia à Saigon neuf cents espèces utiles.

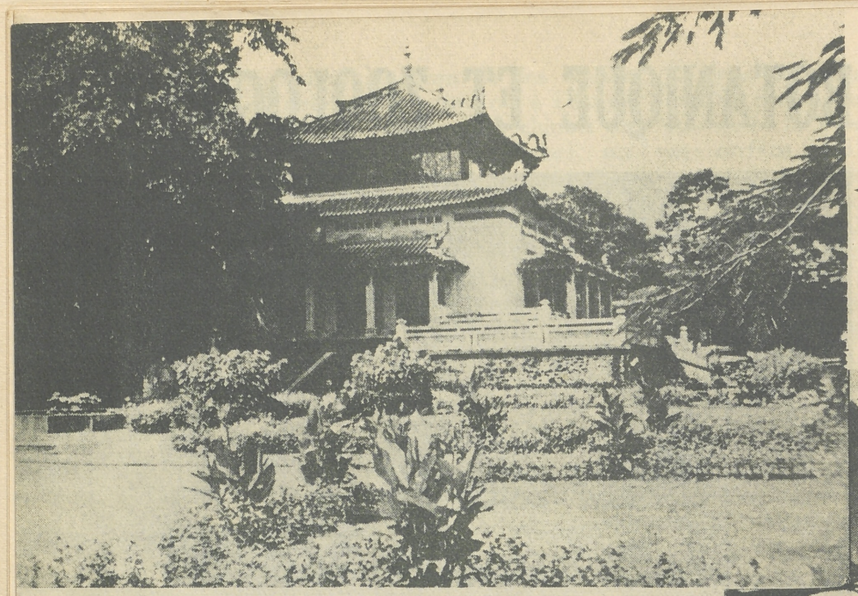
Pierre donna aux travaux du Jardin une impulsion extraordinaire. Qu'on nous permette donc de retracer brièvement sa vie, qui était celle d'un modeste savant, d'un hardi explorateur et d'un infatigable travailleur. Il naquit à l'île de la Réunion, le 23 octobre 1833, et commença ses études de médecine à la Faculté de Paris en 1851. Il dut les interrompre à la suite de revers de fortune subis par sa famille et chercher un emploi pour gagner sa vie. Il le trouva au Jardin Botanique de Calcutta, où il resta qua-

Le Jardin Botanique. — Dans le fond, le Musée Blanchard-de-La-Brosse.



Photo KODAK

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photos LHUISSIER

tre années l'aide-naturaliste de Anderson.

Pierre avait emporté de son pays, merveilleux microcosme vivant de la végétation universelle, l'amour des plantes, caractéristique de sa race et le goût passionné de la botanique.

Dès son arrivée à Saigon, il consacra son activité inlassable — sa force au travail était légendaire — aux pépinières du Jardin. Il les organisa de façon remarquable et put livrer à la ville des milliers d'arbres destinés à nos parcs et nos avenues qui étaient en voie de complètes transformations.

C'est encore Pierre qui obtint, en mai 1865, que le Jardin qui avait une superficie primitive de douze hectares fut porté à vingt hectares. D'ailleurs, faire l'historique du Jardin Botanique et Zoologique de Saigon, c'est rappeler l'œuvre entière de Pierre « qui menait (écrivait M. Anglès, un autre directeur du Jardin) avec un égal bonheur dans la réussite, la production des plantes de voierie innombrables ; l'introduction et l'acclimatation des plantes utiles qu'il demandait à tous les établissements scientifiques des régions chaudes du globe, et la prospection floristique minutieuse des provinces de la Basse-Cochinchine, du Cambodge et même d'une partie du Siam. C'est au cours de ces multiples déplacements qu'il constitua la collection d'échantillons, unique par l'abondance et la richesse, qui servit de base à la publication de sa « Flore forestière de la Cochinchine », monument qui le conduisit à la gloire scientifique la plus haute et la plus pure. Ces déplacements, accomplis avec courage et opiniâtreté, au mépris des périls du climat et parfois de l'insécurité des régions traversées, il devait les évoquer un jour (9 août 1881) dans une lettre émouvante adressée à M. Le Myre de Villers, Gouverneur de la Cochinchine : « J'ai passé, écrivait-» il, consécutivement douze ans et six mois » dans la colonie sans avoir pris un seul congé » et sans avoir eu un seul jour d'hôpital... Il » m'a fallu, pour réunir mes collections, dix-» neuf voyages, c'est-à-dire cinq années et six » mois de voyages ». Il groupa au Jardin (une pelouse réservée à chaque famille) les spécimens des végétaux les plus typiques de la flore indigène, tandis qu'il multipliait et distribuait sans relâche les plantes exotiques qu'il avait acclimatées. C'est à lui, sans conteste, que l'on doit l'importation de quasi toutes les espèces fruitières et ornementales qui meublent aujourd'hui, et si utilement, les vergers et les jardins d'agrément de la Cochinchine. »

Pour donner une idée de la quantité des distributions des plantes faites au public, disons que, pendant un seul semestre de 1877, il fut livré 13.347 plants d'espèces fruitières, ornementales ou de voierie.

C'est encore Pierre qui introduisit en Cochinchine l'hévéa (inscrit sous le nom de « Siphonia elastica »), l'herbe de Para (« Panicum molle Swarts ») ; la vanille (« Vanilla planifolia Anders ») ; le caféier d'Arabie (« Coffea arabica L. ») ; l'indigotier (« Indigofera tinctoria L. »), importé du Bengale), etc...

Les Saigonnais reconnaissants lui ont élevé une stèle au Jardin et ont donné son nom à une des plus paisibles rues de la ville.

Au Jardin Botanique de Saigon.

← Temple du Souvenir Annamite.

Nénuphars.

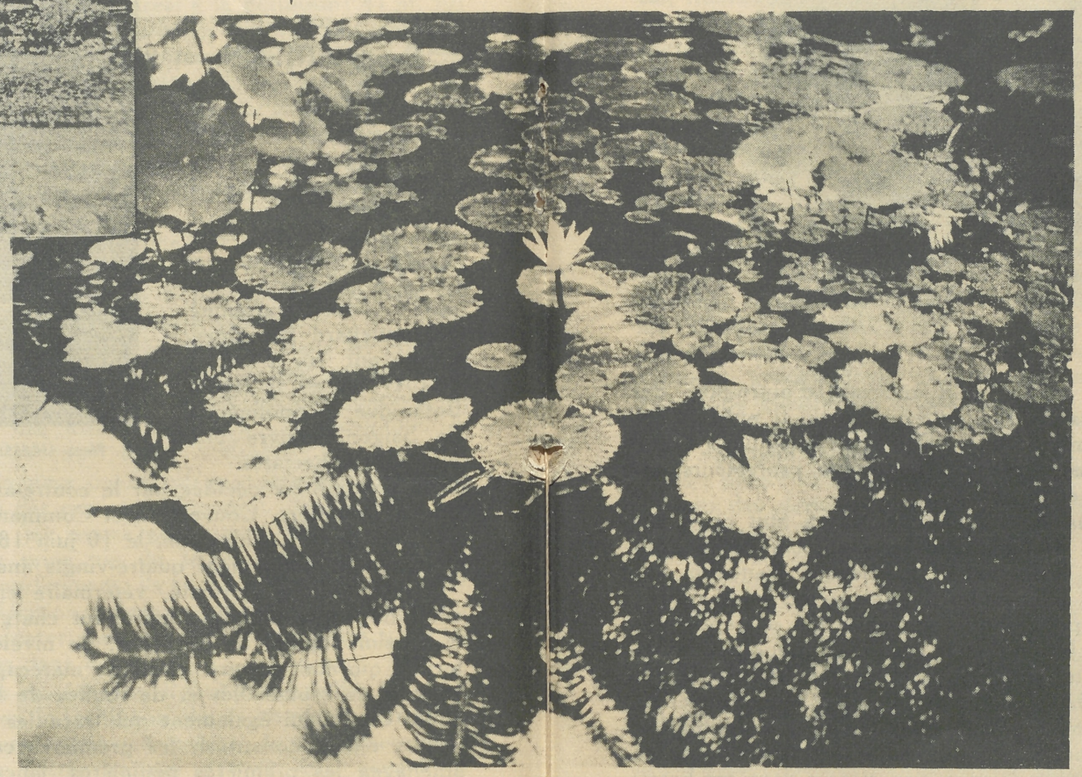
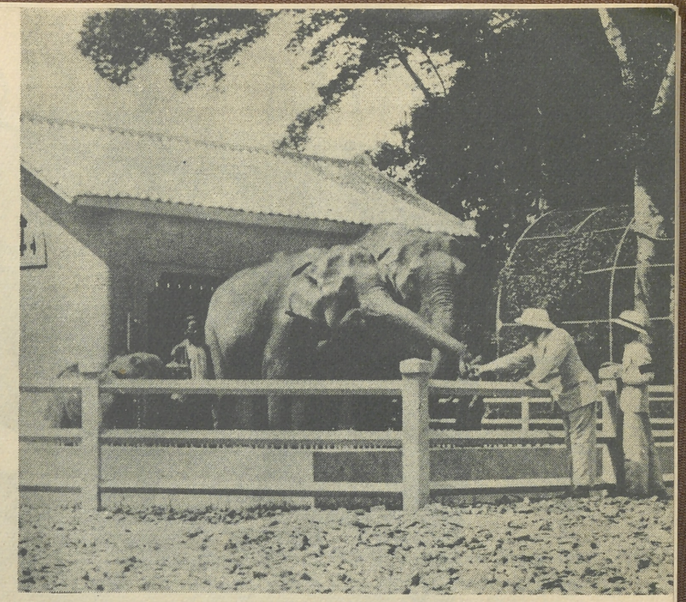


Photo LHUISSIER

Le tigre, inoffensif derrière les barreaux.





Les éléphants, les plus grosses et les plus délicates bêtes du Jardin.

Le Jardin Botanique de Saigon compte, à l'heure actuelle, 1.073 espèces de plantes et son « zoo » contient 887 bêtes nécessitant chaque année 20.000 kilos de viande, 25.000 kilos de poisson, 2.000 kilos de crevettes, 6.000 kilos de riz, 400 poulets pour les serpents et 25.000 kilos de bananes.

Chaque lion, pour ses repas, mange six à sept kilogrammes de viande par jour. Le tigre, plus modeste, se trouve satisfait avec quatre kilos. La panthère se suffit avec trois kilos.

Les ours, végétariens, dévorent chacun deux kilos de bananes et deux kilos de riz. Mais la bête la plus exigeante, c'est l'éléphant. On lui donne chaque matin cent cinquante kilos d'herbes fraîches et cinquante kilos de cannes à sucre.

***

C'est encore au Jardin que se trouvent deux chefs-d'œuvre de l'architecte Delaval : le

Le lion dans sa cage.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les ours dans leur fosse.

« Temple du Souvenir Annamite », élevé à la mémoire des Annamites morts pour la France pendant la Grande Guerre, et le « Musée Blanchard-de-La-Brosse ». Des parterres à la française, avec des bassins (un pour les « Victoria regia ») et des pergolas garnies d'une jolie collection de lianes, complètent heureusement l'ornementation de ces magnifiques édifices et de la partie haute du Jardin.

En des points judicieusement choisis pour préserver la beauté des sites, de nouvelles installations ont été édifiées : serres aux orchidées et aux fougères ; cages aux petits mammifères ; grande rotonde pour les singes ; parc aux herbivores d'environ deux hectares où s'ébattent en parfaite santé et dans l'illusion d'une liberté relative, à l'ombre des arbres et aux bords verdoyants d'un ruisseau, des cerfs, des axis, des antilopes-chèvres, des grues antigones, des paons spécifères.

Le Jardin Botanique n'est point, comme l'on peut penser, un organisme purement local. Il est connu. Il avait, avant-guerre, des relations régulières avec les principaux jardins botaniques des cinq parties du monde.

Il était en correspondance avec cent vingt-cinq établissements scientifiques en France et à l'étranger.

Pour une seule année, il expédiait 27 kg. 500 de graines, appartenant à 543 espèces végétales, tandis qu'il recevait d'outre-mer des graines de 534 autres espèces. Il publiait annuellement un « Delectus seminum » qu'il adressait à de très nombreux professeurs, savants et techniciens.

Dans sa bibliothèque, il y a huit cents volumes choisis parmi les meilleurs de la littérature floristique et faunistique française, anglaise, allemande, américaine ou japonaise.

La population saigonnaise qui sait apprécier son « Jardin » et le public cosmopolite qui ne manque jamais de le visiter durant l'escale des paquebots, se doutent-ils qu'il a acquis depuis longtemps le titre d'établissement scientifique ? Que botanistes et zoologistes, techniciens et chercheurs de passage trouvent dans ses beautés naturelles, ses collections de plantes et d'animaux, un champ d'études extrêmement intéressant et varié ?

Et aujourd'hui, 10 juin, il a quatre-vingts ans.

C'est un vieux jardin que la sollicitude de ceux qui sont commis à son entretien rajeunissent chaque jour pour notre plaisir. Son cadre unique, ses géants du règne végétal — plusieurs fois séculaires — au port tourmenté, aux branches couvertes d'épiphytes, ses parterres fleuris, ses monuments splendides, la magnificence de ses perspectives, ses pelouses à l'herbe tendre et rase, tout cet ensemble fait qu'il reste le lieu de prédilection des promeneurs, des amoureux et des chercheurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CAMBODGE MINIER

BOKÉO

Par J. VAYSSIÈRES

LE PUITS DE PIERRES PRÉCIEUSES

LE voyageur qui se rend de Stung-treng à Pleiku, en empruntant la piste automobilable passant par Siempang, traverse d'abord de bien tristes et désolées étendues de forêt clairière puis, après avoir, à Veunesai, franchi la Sésane, il grimpe sur les hauts plateaux moïs et y est impressionné par l'aspect rude et sauvage que présentent nature et habitants.

Soudain, il arrive dans un étrange et très sympathique village. De coquettes, pimpantes et très propres maisonnettes en bambou au plancher ciré devant lesquelles s'étalent, en de clairs jardinets, de resplendissantes roses ; dans chaque case, en bonne place, l'autel du Bouddha, soigneusement orné et entretenu ; des femmes birmanes à la peau blanche, vêtues d'un corsage de soie à boutons d'argent, souriantes et jolies, couvertes de bijoux, passent, le chignon haut, une fleur aux lèvres et, gracieusement, saluent ; des sons de khène, de guitare, de xylophone et de banjo sourdent des habitations.

Le voyageur est à Bokéo.

Bo : puits : kéo : pierres précieuses, c'est ici le puits des pierres précieuses, le pays des rubis, des saphirs et surtout des zircons.

En 1912, les célèbres gisements de Païlin (Battambang), étant en voie d'épuisement, les prospecteurs de ce centre recherchèrent d'autres filons et, après de longues et minutieuses recherches, découvrirent des poches à zircons dans la province de Stung-treng, sur les contreforts occidentaux de la chaîne Annamitique. Ils s'installèrent sur place. D'autres mineurs de Païlin vinrent avec leur famille les rejoindre et le village de Bokéo fut fondé. Il compte actuellement 532 habitants, presque tous de race birmane, mais de longue date sujets cambodgiens.

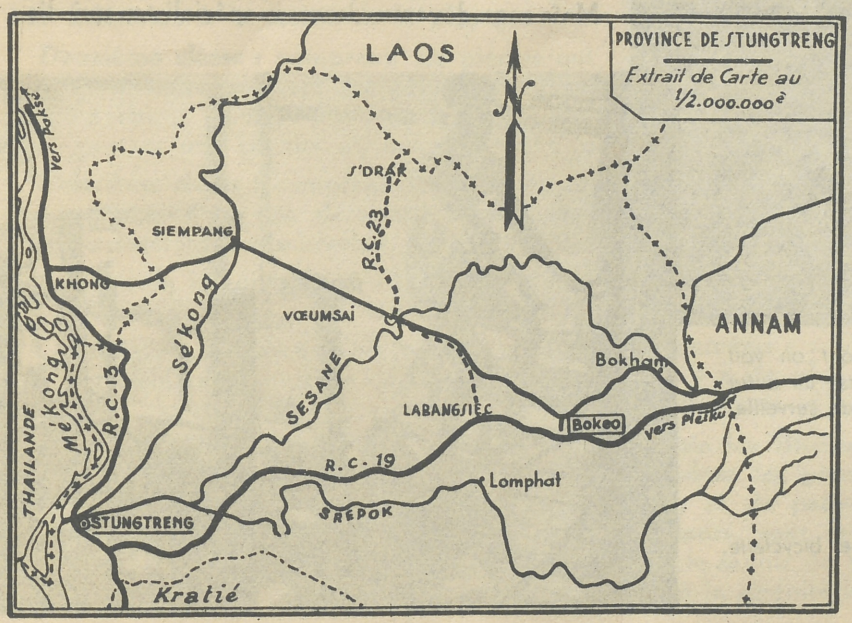
D'après des renseignements puisés dans les notes du savant géologue, M. Saurin, ou recueillis en écoutant un soir « Radio-Saigon », la région de Bokéo est constituée par une vaste table basaltique dont l'altitude est d'environ 350 mètres.

Au point de vue géologique, c'est une zone de cassures, de failles qui fait la transition entre la bordure occidentale du massif du Kontum, formée de schistes cristallins et de granit, et les terrains sédimentaires du bord oriental du « môle cambodgien ».

Dans les fissures se sont glissées, lors des poussées éruptives du quaternaire qui ont épandu le basalte sur tout le plateau, des fumerolles minéralisées dont les cristallisations formèrent les pierres précieuses actuelles.

Celles-ci sont des zircons, des corindons et de la ferro-picotite.

Les corindons ($AL^2 O^3$) sont soit rouges — ce sont les rubis —, soit bleus — ce sont les saphirs.



La ferro-picotite ou spinelle ($AL^2 O^3 RO$) — R étant de la magnésie ou du fer — se rencontre sous forme de cristaux (noir de fumée).

Mais les gemmes les plus nombreuses que l'on trouve à Bokéo sont les zircons.

Le zircon ($Si O^2 Zr O^2$) est de l'oxy-silicate de zirconium.

Son indice de réfraction est voisin de celui du diamant (1,95, zircon ; 2,41, diamant). Comme le diamant, il est infusible et inattaquable par les acides; à l'échelle de Mohs, sa dureté a pour coefficient 7,5, tandis que celle du dia-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mant est 10 ; sa densité, 4,04, le met à ce point de vue en tête des pierres précieuses (diamant, densité = 3,5).

Le zircon se présente à l'état naturel sous forme de petits cristaux quadratiques de diverses couleurs, allant du jaune jusqu'au rouge, en passant par le rouge jaunâtre et le rouge orangé.

On en rencontre de parfaitement incolores, d'autres, très rares, bleus ou verts.

Par des procédés thermiques (1.000 à 1.200°) alliés à des procédés chimiques (réactifs appropriés), on colore artificiellement les gemmes sortant de terre ou au contraire on les rend incolores.

Le traitement n'altère pas, paraît-il, leurs propriétés radio-actives. Il ne reste plus ensuite qu'à les passer à la meule en acier, facette par facette.

Quelques pierres sont taillées à Bokéo sur des ateliers des plus rudimentaires. Le tour est mû soit par le pied de l'ouvrier, soit par la roue arrière d'une bicyclette soulevée du sol et que fait tourner un compagnon.

Toutefois, il paraît préférable que la gemme soit taillée d'une façon plus précise et plus scientifique par des outils perfectionnés. Cela permet de donner à chaque facette l'angle optimum réfractant sans perte tous les rayons.

La parenté « physique » du zircon avec son noble seigneur est telle qu'un zircon blanc bien taillé et habilement monté peut facilement passer pour un vrai diamant.

A ce sujet, il est à mentionner que si l'on trouve des zircons dans l'Oural, en Auvergne, en Angleterre, au Brésil, à Madagascar, en Californie, à Ceylan (où ils sont connus sous le nom de diamants de Matura), ceux de Païlin et de Bokéo sont les plus prisés à cause de leur pureté et de leur qualité qui permet une taille parfaite.

A Bokéo, les gemmes sont exploitées dans le lit du ruisseau qui traverse le village.

Une coupe du sol nous montre, en partant du bas, d'abord une couche de basalte, puis une terre bleu-gris, première décomposition du basalte ainsi qu'en témoignent les débris de « dur » non encore désagrégés qui forment le cailloutis. Cette terre bleue s'oxyde à son tour pour donner la terre rouge de la surface.

C'est dans la terre bleue que se trouvent les pierres.

Le premier problème de l'extraction consiste donc à atteindre cette couche gemmifère.

A cet effet, des tranchées sont largement ouvertes ou des trous de un mètre environ de diamètre et d'une profondeur qui va jusqu'à six mètres sont creusés de place en place.

L'exploitation est confiée aux Khas.

L'eau est enlevée au moyen d'une pompe rudimentaire formée d'un long bambou, tandis que le cailloutis boueux est ramassé dans des paniers et lavé au cours d'eau voisin.

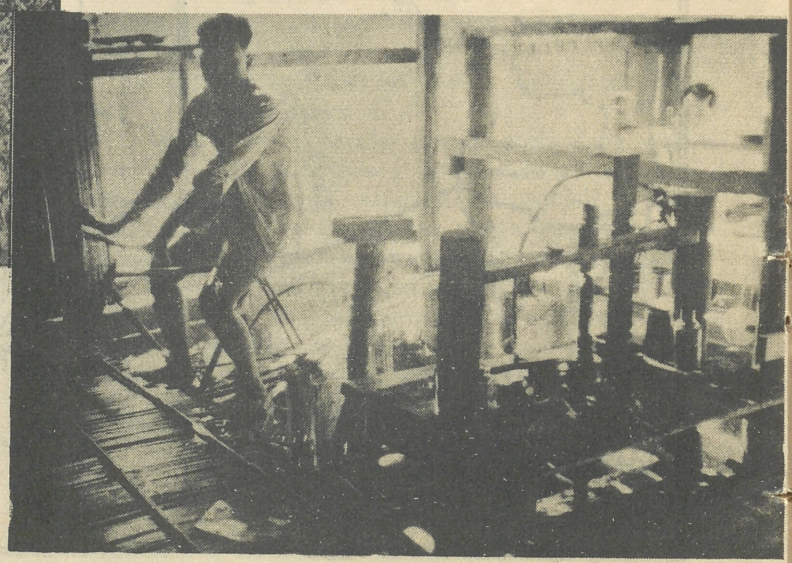
Chaque panier est présenté alors au Birman inventeur du puits qui trie et enlève les pierres intéressantes.

Le soir, tout le monde fait les comptes et jamais il ne s'élève la moindre contestation. Un coolie kha gagne ainsi en moyenne de 0 $ 70 à 1 $ 20 par jour.

C'est une vraie équipe qui travaille, chacun se connaît de longue date ; les Birmans sont généralement très honnêtes et certains Moïs sont devenus de vrais spécialistes qui dis-



Extraction par puits. — Un Kha — dont on voit la tête et les bras — est dans le puits ; un autre pompe, un autre lave la terre ; le Birman surveille.



Meule mue par une bicyclette.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cutent en carats comme d'authentiques juifs lapidaires de la rue Lafayette.

Le triage classe les gemmes en trois classes :

Première classe : gemmes parfaites sans cassures, sans fêlures, parfaitement transparentes et sans aspect trouble quand on regarde dans l'épaisseur. Elles doivent être en outre de couleur parfaitement uniforme soit entièrement rouges ou rouge orangé, soit entièrement blanches quand on les regarde par transparence, et jamais partie colorée en rouge ou brun et jaune ou blanc.

En outre, elles doivent être d'une dimension suffisante à cause du déchet à la taille et surtout leur plus petite dimension ne doit pas être inférieure à la moitié de la plus grande ;

Deuxième classe : comprend les pierres qui présentent l'un seulement des défauts ci-dessus (par exemple pierre uniformément colorée mais portant une cassure ou inversement) ;

Troisième classe : comprend les pierres présentant plus d'un des défauts ci-dessus, qui sont considérées comme rebut.

Comme on le voit s'il y a beaucoup d'appelés dans ce domaine aussi, il y a peu d'élus.

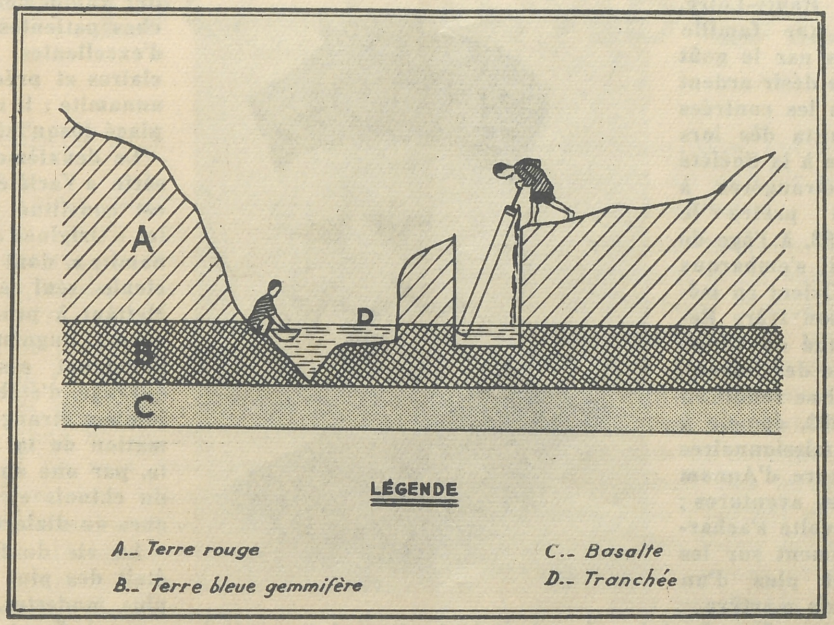
La majorité des zircons est vendue ou plutôt était cédée aux courtiers de Bangkok, Rangoon ou Calcutta. Les pierres expédiées ensuite à Londres étaient in fine dirigées sur Paris où les cours étaient définitivement établis.

En ce qui concerne la quantité de pierres exploitées à Bokéo et dans les puits environnants il a toujours été très difficile sinon impossible d'estimer, pour une campagne, même avec une approximation convenable, leur nombre, leur poids et leur valeur.

Toutefois, d'après calculs et recoupements effectués à plusieurs reprises, on peut évaluer la valeur annuelle desdites gemmes à environ 70.000 piastres.

A quoi servent les zircons ?

Les blancs d'une certaine dimension remplacent, nous l'avons vu, le diamant dans les bijoux de valeur tandis que les petits tiennent lieu de brillants.



Coupe schématique d'un puits à zircons.

Les rouges se vendent soit sous le nom de rubis, soit plus honnêtement sous celui de hyacinthes

Quant aux pierres de rebut, elles sont employées dans la fabrication des bijoux à bon marché, dans celle des abrasifs industriels, des verres et des porcelaines réfractaires.

Par ailleurs le zirconium (métal) entre dans la composition de certains aciers spéciaux.

A l'heure actuelle, les puits sont en sommeil.

La guerre a arrêté l'industrie et le commerce des zircons.

Et ainsi, comme le dit La Bruyère dans ses « Jugements » : « après le discernement, ce qu'il y a de plus rare dans le monde ce sont les diamants et les perles ».

Mais les Birmans de Bokéo, sur un sol où abondent les pierres précieuses, pleins de sagesse et de patience, confiants en des jours meilleurs, sont revenus à la terre et, émules sans le savoir de Virgile, cultivent dans le calme et la sérénité leurs roses et leur riz.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'INDOCHINE

LE RÉVÉREND PÈRE SOUVIGNET

Savant annamitisant
vient de s'éteindre
à Phu-Ly (Tonkin)



Henri-Emmanuel Souvignet est né le 25 décembre 1855, à Monistrol, département de la Haute-Loire. Appartenant à une famille aisée, il fut pris par le goût des voyages et le désir ardent de prêcher dans les contrées lointaines. Il quitta dès lors les siens et entra à la Société des Missions étrangères à Paris. Ordonné prêtre le 23 septembre 1882, à l'âge de vingt-sept ans, il s'embarqua pour l'Extrême-Orient en même temps que son frère Régis, lequel fut tué en Chine lors de la révolte des Boxers. De Hong-kong, il se rendit en Indochine en 1882, époque à laquelle les missionnaires connurent en terre d'Annam les plus terribles aventures ; les lettrés en révolte s'acharnaient à ce moment sur les missionnaires et plus d'un gagna la palme du martyre.

Il fut chargé par Mgr Puginier, à qui étaient confiées les destinées de la Mission Indochinoise, d'aller à Kẻ-sở pour y apprendre l'annamite. Peu de temps après, il fut nommé adjoint au père Marcou (le futur Mgr Marcou) à Sơn-miếng, puis curé de Đồng-chuối, chef du district de Kẻ-non et Kẻ-sòng. Il prit enfin la direction du district religieux de Phủ-lý, auquel il se consacra tout entier, et qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort (1943).

L'église de Phu-ly fut son œuvre ; il en avait lui-même conçu l'architecture et surveillé la construction.

Possédant une très forte personnalité, le Père Souvignet ne borna pas son activité aux œuvres apostoliques, lesquelles réservaient pourtant aux jeunes missionnaires un champ d'activité déjà étendu. Animé par le désir de faire comprendre à ses compatriotes l'âme annamite, le Père Souvignet rédigea « les variétés tonkinoises », livre qui devait être dans sa pensée une « arme », une « clef » pour faciliter aux Français « la pénétration morale » des Annamites et bien plus encore leur donner « le secret d'aimer ce peuple en le comprenant mieux ». Editée en 1903 par l'imprimerie Schneider, à Hanoi, cette œuvre devint bien vite célèbre et fut vite épuisée en librairie. En six cents pages de texte, le Père Souvignet étudie d'une façon succincte, mais précise, la littérature, la langue, l'histoire, l'organisation administrative et juridique de l'Annam. «Les variétés tonkinoises» représentent en quelque sorte une véritable encyclopédie où tout trouve sa place, depuis la philologie jusqu'à la flore et la faune locales. Bien que datant de près de quarante ans, cet ouvrage est encore à l'heure actuelle indispensable à qui veut posséder rapidement, sans recherches patientes et laborieuses, d'excellentes connaissances claires et précises sur la vie annamite : il n'a pas été remplacé jusqu'ici.

Le deuxième ouvrage de la série « Variétés tonkinoises » est constitué par l'étude sur les « Origines de la langue annamite », dont le premier fascicule seul a paru (1922). Mettant à profit ses connaissances linguistiques, le Père Souvignet essaye, dans cet ouvrage, d'établir l'apport des idiomes étrangers dans la formation de la langue annamite, par une analyse comparée du chinois et des divers langues ou dialectes orientaux.

La vie du R. P. Souvignet était des plus simples et des plus modestes. Sa santé robuste lui permit de mener de front les activités les plus variées et de trouver le temps de se dépenser sans compter pour rendre service à ses fidèles. Aux temps héroïques de la conquête, il dut, à maintes reprises, payer de sa personne pour défendre ses chrétiens. En 1884, le pays bien que pacifié par nos troupes, dut lutter contre les pirates; c'est ainsi que le nommé Dinh-cong-Chang s'était révolté contre les Français et avait formé le projet de s'emparer du centre catholique de Ke-so. Chassé de son village par la canonnière « La Surprise », le rebelle se réfugia dans le village de Ke-non. Les catholiques, à la tête desquels se trouvait le Père Souvignet, livrèrent bataille avant l'arrivée des troupes régulières du colonel Brionval et le refoulèrent dans la montagne. Les trophées remportés dans les combats de ce genre par le Père Souvignet, étendards et canons, furent ensuite exposés pendant longtemps dans la cure de Phu-ly. Les canons furent ensuite fondus pour servir à la fabrication des cloches de son église. Deux d'entre eux ornent aujourd'hui le réfectoire de la mission de Ke-so.

Plus tard, c'est d'une plume alerte qu'il défendait ses idées dans les quotidiens.

Le 18 mars, l'état du Père Souvignet, qui était dans sa 88e année, alité depuis le 4, s'aggrava. Il entra dans un état de torpeur accusé et s'éteignit doucement dans l'après-midi du 19 mars 1943. Tous les chrétiens de Phu-ly, dès que fut connue la nouvelle de sa mort, prirent le deuil pour celui qu'ils considéraient comme un père et qui fut aussi un savant et un grand Français.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DU CAMBODGE

CHER MONSIEUR ZÈDE,

QUAND j'étais enfant, je n'aimais rien tant que ces images naïvement coloriées qui représentaient des reines en chapeaux de fée, et des rois chevauchant dans un somptueux arroi. Il ne me semblait pas qu'il y eût rien de plus beau dans notre langue que ces mots de roi et de reine, si ce n'est ceux de père et de mère. Réflexe naturel, penserez-vous, chez un enfant sensible à des apparats dont il ne sent pas encore toute la vanité ? Peut-être, mais dites-moi donc pourquoi il me semble aujourd'hui, tout de même qu'autrefois, que décidément roi et reine sont de très beaux noms, qui ne peuvent convenir qu'à une chose noble entre toutes ?

C'est à quoi je pensais en lisant dans les gazettes, comme vous avez pu le faire, que notre Roi très aimé, S. M. Norodom Sihanouk, d'illustre lignée et de fier maintien, vient de faire un voyage à travers Ses provinces, les plus civilisées comme les plus sauvages, et qu'ayant visité Angkor, Sa Thulé nordique, Elle venait, dans une autre randonnée, de voir Kampot, ou la ville du poisson coupeur ; Srè-Umbell ou la rizière salée ; Koh-Kapik, ou l'île des poissons séchés.

Ils ne sont pas nombreux, Monsieur, ceux qui ont cheminé de port en port, de calanque en calanque, au long de cette côte en apparence déshéritée dont on avait tendance à oublier qu'elle est toute cambodgienne, simplement parce qu'elle ferme un golfe dit de Siam. Laissons les géographes appeler les choses comme il leur plaît, au hasard des découvertes, mais sachons ce qu'il faut savoir et disons ce qu'il faut dire, que rien de ce qui est cambodgien n'est étranger à Celui qui, sur le trône des Jayavarman, fait durer de grands noms et de grands destins. Qui ne l'a vu, Notre jeune Prince, cavalier de belles manières, **centaurant** comme il convient les plus beaux chevaux de Ses écuries, ne sait pas ce que c'est que la souveraine beauté d'une personne royale. Car, Monsieur, il ne se peut qu'une chose vraiment royale ne soit belle, et vous n'y contredirez pas si je vous menace de réciter les hauts faits par quoi les grands rois, à travers siècles et pays, ont promulgué l'éternelle suprématie du durable et du solide sur le fragile et le provisoire.

N'est-ce pas une heureuse coïncidence qui amena le Souverain et Sa suite à visiter l'Exposition du Pacifique français, justement au retour de ce voyage dans un golfe si océanien par certains de ses aspects ? Il suffit de prononcer devant un homme sédentaire de chez vous les noms de Tahiti, de Wallis ou de Tuamotou pour qu'aussitôt son imagination se mette à flamber. Ses lectures nourries de Chateaubriand, de Flaubert et de Loti lui ont donné le goût des folles échappées vers des lointains bercés de palmes, et des sillages frangés d'écume font des tracés profonds dans la géographie de son âme. C'est ce spleen baudelairien que la salle océanienne de l'Exposition voulut agiter en nous, et je crois bien que nos compatriotes, sédentaires d'habitude et de goût, n'y furent pas insensibles ; jusqu'au moment où ils s'aperçurent, en regardant d'admirables photographies, que les paysages de Kep et de Réam n'ont rien à envier à ceux de Malli-Colo, et qu'après tout, en restant chez eux...

Tenez, cher Monsieur Zède, il faut que je vous fasse un aveu : je suis horriblement Cambodgien par là, que je n'aime pas quitter mes pilotis ni mon petit jardin où, en ce moment, j'élève des sarcelles dans un bassin, si je ne suis pas assuré que je trouverai ailleurs des choses puissamment excitantes pour mon imagination. C'est notre mal, à nous autres cambodgiens — « Yoeung khmer », comme nous disons — de ne pouvoir être entraînés hors de nous-mêmes que par l'attrait du merveilleux le plus invraisemblable et d'exiger des aiguillons à éléphant pour piquer notre curiosité.

Quand l'aiguillon manque, je reste chez moi, dans cette « Phteah » masquée d'aréquiers que je vous décrirai un jour dans le détail, où j'aime recevoir qui veut bien m'apporter des sujets de conversation ; car je ne déteste rien tant que ces réunions où les propos flottent comme méduses sur la mer, sans jamais être fixés par rien ni par personne.

Vous conterai-je une de ces réceptions im-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

provisées, dans un soir calme, tandis que la brise des Quatre-Bras disperse l'arôme des frangipaniers et fait frémir dans les jardins la fleur de « molis » ? Dans le petit carré que j'appelle pompeusement mon salon, où voisinent étroitement un piano désaccordé, un phonographe à pavillon rapporté de France par mon grand-père, des guitares cambodgiennes, puis un divan et quelques sièges bas, autour de guéridons empire (colonial) chargés de boissons glacées, cinq ou six visiteurs un peu remuants ne laisseraient pas de place pour un chat. Se rencontrent pourtant chez moi, dans ce « causoir » dont ils aiment l'étroitesse, des gens de tous les milieux et de toutes les races, de qui je n'exige que des manières polies et une curiosité sympathique pour les choses de notre cher vieux srok. Hier, vous eussiez vu la vicomtesse de Bastion-Joli admirant sur le corsage de Mme Phœbus, la distinguée khmérologue, une dentelle de fabrication cambodgienne, tandis que l'illustre comédien Borée, dompteur subtil, cherchait à apprivoiser des sourires sur le visage du maître de maison. Mlle Kinnareï, qui promène dans Phnompenh ses vingt ans étonnés de tout et ses beaux « sarong » de soie « charnue » (en cambodgien nous disons d'une étoffe bien tissée qu'elle a une « belle chair ») entre et fait ses premières grâces à la chienne Poum qui dort dans un coin. Assise sur le divan, c'est Mme Aurevilly écoutant le jeune Perce-Cœur avec les mines de moquerie veloutée d'une Nathalie de Manerville expliquant à Félix de Vandermesse les raisons de son échec. Le dernier venu est presque toujours notre docte Romdoul qui entre à pas feutrés et s'assied à l'ombre du piano avec un air de dire : « Ne faites pas attention, ce n'est que moi... »

Qui s'avisa de parler de chapeau ? Mlle Kinnareï, toujours prompte à piquer des propos d'une grâce un peu moqueuse sur les monologues qui l'ennuient, demanda si l'on voulait parler de la querelle du chapeau, querelle fameuse qui agita le monde de nos grammairiens il y a quelques quinze ans et dont les remous ne sont pas complètement apaisés, assura l'érudit Romdoul, qui voulut bien rappeler qu'il s'agissait d'un signe orthographique ayant la forme d'un chapeau chinois et que d'audacieux Vaugelas voulaient introduire « manu militari » dans le dictionnaire cambodgien. Il serait trop long de vous conter comment cette pauvre « attatiane » (c'était le nom de ce signe-chapeau) fut conçue, naquit et mourut ; quelles passions elle agita dans les esprits, et quels dossiers elle rendit obèses dans les archives ministérielles, quel deuil enfin provoqua le cri devenu classique : « L'attatiane se meurt, l'attatiane est morte ! » Pour tout dire, cette querelle de grammairiens ne fut qu'un épisode d'une affaire beaucoup plus vaste qui n'est pas sans analogie avec votre querelle des Anciens et des Modernes au XVIIe siècle. Un certain jansénisme local s'en mêla qui, comme le vôtre, fit fermenter orgueils et vanités et s'habilla de maints ridicules. Mais ceci serait une autre histoire...

De l'orthographe, notre ami Romdoul en vint à nous parler de l'écriture cambodgienne, si respectable par son antiquité, si décorative dans l'appareil compliqué de son architecture et dont il semble toujours, quand on l'écrit, qu'on la grave avec un stylet sur un bloc de grès ; peu pratique en somme, prétendent irrévérencieusement nos « jeunes-turcs », que je soupçonne fort, par ailleurs, de penser que le combiné « sampot et fixe-chaussettes » n'est pas toujours le plus beau costume du monde.

Une feuille de satra circula de main en main, puis Mme Aurevilly parla du succès de « Kafour et Babek », la dernière production du théâtre nouveau, sur quoi Mme de Bastion-Joli, qui ne manque pas une occasion de montrer sa proustolâtrie, affectant d'avoir mal entendu questionna : « Cabourg et Balbek ? », comme s'il se fut agi du débat qui s'est ouvert chez les amis de Marcel Proust sur la ville qui servit de modèle à ce Balbek imaginaire où se projetait l'ombre des jeunes filles en fleurs.

Mais je suis, Monsieur, un maître de maison trop stylé pour tolérer une discussion à laquelle tout le monde ne peut participer. Encore que je sois, dit-on, un Cambodgien exceptionnel par cela que je prends presque autant de plaisir à flirter (intellectuellement) avec l'Iphigénie de Racine ou l'Eurydice de Corneille qu'avec la belle Sita ou la Botsoumali de nos romans de chevalerie, je voyais bien que l'aimable Kinnareï et le sérieux Romdoul perdraient pied si nous nous engagions dans ces arcanes littéraires d'un XXe siècle hyperparisien. Ce n'est pas que nous n'ayons, nous aussi, nos romans à clef ; c'est un genre qui connut il n'y a guère, un succès dont je vous parlerai bientôt, quand les lauréats de nos concours littéraires auront été proclamés. Vous avez connu à Hanoi ce qu'on appelle à Paris la fièvre Goncourt, dont nous sentons les premières attaques. La presse se répand déjà en échos alléchants, et nous espérons que moins discrète que la vôtre, elle n'oubliera pas de nous donner le menu du déjeûner ou du dîner qui suivra les délibérations du jury. Ce qui me fournira peut être l'occasion de livrer à Mme Zède la recette du riz gluant aux crevettes et du flanc de citrouille.

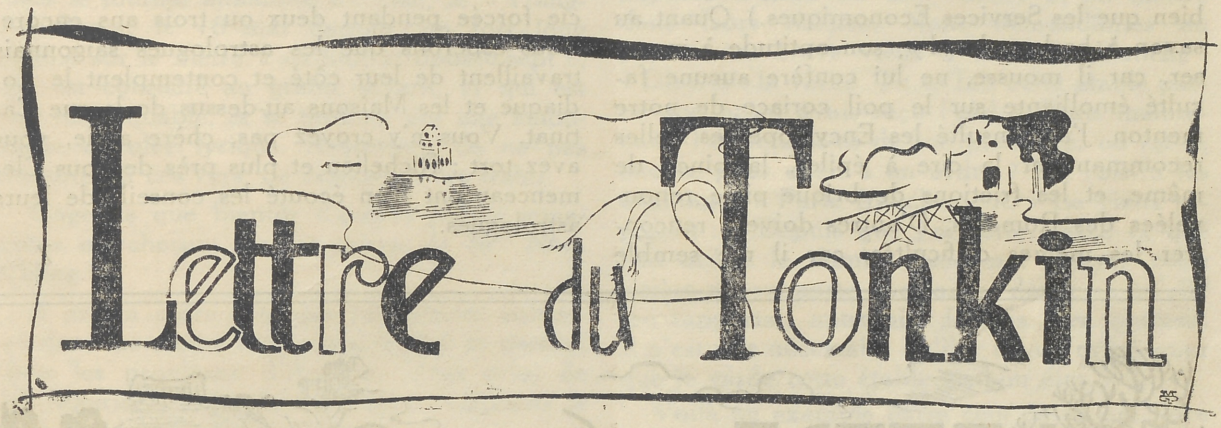
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si vous prétendez, Monsieur, que mes papotages sont sans intérêt, ayez la bonté de vous souvenir que vous me les avez demandés. Je ne m'en plaindrai pas, puisque l'occasion m'est ainsi procurée de vous assurer de mes sentiments bien fidèles.

NGO.

***

P. S. — Si j'avais promis de vous donner une chronique détaillée de la vie cambodgienne, vous pourriez me reprocher d'avoir passé sous silence les cérémonies d'une beauté toute religieuse qui ont illustré l'incinération du très vénérable chef de la Secte Thomayouth. Mais il faudrait d'abord que je vous explique le rudiment de nos affaires cléricales, et je ne suis pas assuré, Monsieur, soit dit sans vous offenser, que vous ayez assez de sérieux dans l'esprit pour me suivre jusqu'au bout. Je noterai seulement cette réflexion quasiment scandaleuse d'un « touriste » qui s'était glissé dans l'assistance et qui assurait la superbe autorité de l'incompétence : « Ces pagodes cambodgiennes, elles sont bien jolies, mais elles se ressemblent toutes ». Quelle erreur, Monsieur, et comme je voudrais avoir le temps de vous dire pourquoi nous allons en pèlerinage à telle pagode plutôt qu'à une autre, quelles nuances de pittoresque délicat différencient les innombrables sites religieux qui font de notre pays un des plus « spirituels » de la Fédération. — NGO.



En ces temps de restriction, le Ciel, dans sa miséricorde, a bien voulu, aux pauvres Tonkinois, accorder la chaleur. Il en abuse, le thermomètre est calé aux environs de 32° et la nuit ne le décide pas à descendre de ce perchoir. L'hygrométrie a depuis longtemps dépassé les 100/100 et nous autres, pauvres humains, nous débrouillons comme nous pouvons. Nous fondons, nous collons, nous dégoulinons, enfin tout se passe comme les autres années à la même date. Il fut des époques où le soir venu, il était d'usage de rouler, voiture décapotée, sur les rives du Grand Lac, à l'affût d'un souffle d'air, du reste problématique. Rien ne vous empêche de prendre la bicyclette, oui, mais si vous roulez lentement vous n'avez pas d'air et si vous pédalez à vive allure vous transpirez à grosses gouttes. Problème insoluble.

Mais par un raffinement spécial du Destin, nous restons devant des robinets desséchés. Il n'y a plus d'eau à Hanoi, ou presque, grâce à un concours de circonstances bien inopportun en cette saison.

Nous avons tous acheté des touques, des seaux et le commerce des jarres, rue de la Saumure, connaît des jours florissants. L'idée de se plonger dans la baignoire n'effleure plus l'esprit de personne. Cette vasque de granito est devenue quelque chose comme un lac sacré, et la salle de bain est le temple où se trouve enfermé sous clef ce précieux réservoir d'un liquide plus précieux encore.

Des personnes sérieuses sont devenues noctambules pour pouvoir contempler le mince filet d'eau qui commence à couler vers une heure du matin. Hélas ! il faut bien s'endormir jusqu'au moment où le trop-plein des récipients vous réveille : l'inondation est commencée, les cafards s'enfuient en déroute et le petit chat, dégoûté, a escaladé la table pour ne pas se mouiller les pattes.

Désormais, sur le coup de six heures, le soir, tout Hanoi se précipite au Cercle, non pour y prendre un verre, ou dire du mal du prochain, mais pour se doucher, car l'eau y coule encore, ou s'ébrouer dans celle, trop tiède, de la piscine (1).

(1) Nous devons à la vérité de dire que depuis que cette lettre a été composée, l'eau coule à nouveau en abondance. Grâces en soient rendues aux auteurs du miracle auquel nous ne croyions plus.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si ces événements n'étaient sortis de l'actualité déjà, je vous rappellerais que — il y a quelques semaines — il fut décerné un prix littéraire de l'Indochine. Sauf les concurrents malchanceux, tout le public « lisant », s'est félicité du choix des élus, et vous n'oubliez pas, chère amie, que la revue « Indochine » avait déjà puisé dans l'œuvre de MM. Cresson et Pham-duy-Khiêm, bien avant cette consécration hyper-officielle.

J'espère, lorsque vous me verrez à Saigon, avoir encore une figure présentable. Vous autres femmes, heureuses créatures, n'êtes pas touchées par la disparition des lames de rasoir, où plutôt par la disparition des bonnes qualités que présentaient jadis ces petits fragments de « métaux ferreux ». (J'écris aussi bien que les Services Economiques.) Quant au savon à barbe « local », son aptitude à mousser, car il mousse, ne lui confère aucune faculté émolliente sur le poil coriace de notre menton. J'ai consulté les Encyclopédies : elles recommandent la cire à épiler, la pince de même, et les frictions de brique pilée renouvelées des Romains. D'autres doivent rencontrer les mêmes difficultés, car il me semble apercevoir quelques barbes dans la jeunesse hanoïenne : colliers romantiques et barbiches Henri III. Le modèle « barbe de missionnaire », les favoris, et la barbe carrée « Président Carnot » ne semblent pas en vogue.

Certains de nos compatriotes s'élèvent au-dessus de ces contingences pour atteindre les astres : l'astrologie connaît quelque faveur au Tonkin, moins que le bridge bien entendu, car les mystères du trigône Saturne-Uranus ne sont pas à la portée de tous. Mais enfin, nous enregistrons des révélations étranges... Spécialistes de Haiphong et de Hanoi s'accordent à prévoir une amélioration mondiale à la fin du mois prochain et peut-être la fin de la guerre en août 1943. Par contre, ces mêmes astrologues voient l'Indochine vivre isolée en autarcie forcée pendant deux ou trois ans encore. Nous espérons que les astrologues saigonnais travaillent de leur côté et contemplent le Zodiaque et les Maisons au-dessus de la rue Catinat. Vous n'y croyez pas, chère amie, vous avez tort : Richelieu et plus près de nous Clemenceau ont bien écouté les conseils de leurs astrologues.

Z.



Le Culte du Souvenir.

In memoriam : Maurice Graffeuil, Docteur Yersin.

IL existe, au cimetière français de Hué, un monument de style annamite, simple mais non sans grandeur. Dans ce monument, une stèle porte gravées des paroles d'amitié et de regret dédiées par S. M. Bao-Dai à M. le Résident Supérieur Maurice Graffeuil.

Il existe, en pays annamite, un adage qui dit :

En cent ans, une stèle de pierre s'use,
En mille ans, la stèle que constitue le souvenir raconté [de bouche en bouche, défie toute atteinte.

Nous vivons une époque où le scepticisme a laissé encore des ravages tels que lorsqu'on parle de mille ans, les esprits renoncent peut-être à concevoir ce qui pourra advenir d'ici si longtemps.

Mais il faut croire, il faut dire que le dicton annamite ne se trompe pas, et que la « stèle des bouches » (bia miêng), la stèle vivante composée par les récits transmis par les bouches pieuses, est bien vraiment éternelle.

Un peuple s'honore par le sentiment de fidélité et de reconnaissance qui le conduit à honorer les morts et à se souvenir des bienfaiteurs disparus.

Indochine relatait l'autre jour dans une autre « lettre d'Annam », la commémoration selon un rite annamite, du cinquantième jour après la mort du docteur Yersin.

Il faut rappeler ici que la tradition orale, en ce qui concerne l'éminent savant et le généreux Français qui a réussi à se faire une famille de tous les Annamites, Français, Moïs, Chinois, enfin, tous les habitants de Nha-trang qui le connurent, qui le virent pendant cinquante

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ans, qui vécurent dans l'ambiance d'un peu de son œuvre, la tradition orale, en langue annamite, est bien en train d'élever au docteur Yersin la seule stèle qu'il eût tolérée sans doute de son vivant : cette légende auréolée d'affection, ces récits parfois simplifiant à l'extrême la figure d'un sage ou d'un héros, parfois l'embellissant, mais qui sont parfois plus vrais que la vérité.

Le paysan du Khanh-hoa se propage de bouche en bouche les souvenirs du docteur Yersin.

Et les poètes aussi s'en mêlent. De fort bons poètes, soit dit sans flatterie.

Déjà, une institutrice annamite à Nha-trang, bien connue pour ses poésies, vient de publier dans le journal annamite de Hué, le « Trang-An Bao », le 18 mai dernier, un fort long poème sur le mètre « six-huit et double-sept », qui est consacré au grand savant, et qui est fort remarquable, et se termine par une émouvante envolée lyrique. Regrettons de ne pas traduire ici ces vers, de crainte de les trahir.

Gageons que bientôt d'autres poètes annamites marcheront sur les traces de Mme Nhu-Không.

Il est un autre souvenir pieusement conservé dans les cœurs annamites, à Hué et partout dans les provinces d'Annam, c'est celui de M. Maurice Graffeuil, dont nous évoquions le nom au début de cette lettre.

Le 25 mai, une cérémonie commémorative rappela la date du deuxième anniversaire après son décès. Tout Hué participa de cœur à la cérémonie.

A l'église de Phu-Cam, lors de la messe que disait Mgr Lemasle, vicaire apostolique, le Résident Supérieur et Mme Grandjean entouraient Mme Graffeuil et son fils, M. Jean Graffeuil. Les Souverains, absents de Hué, étaient représentés par Leurs Ministres et le Directeur du Cabinet Impérial. Grande foule de personnalités françaises et annamites. Après la messe, le cortège se forma, avec un chœur, des prêtres et Mgr Lemasle en tête, disant des prières, pour se diriger vers le cimetière et s'arrêter devant le tombeau de M. Graffeuil.

Prières. Sonneries de clairons : « Aux Morts », « Aux Champs ». Fanfares jouant les hymnes nationaux. Le Résident Supérieur, M. Grandjean, s'avance pour déposer sur la pierre tombale une gerbe de fleurs. L'assistance se recueille.

A la sortie, Mme Graffeuil et son fils serrent des centaines de mains, françaises et annamites.

Un mandarin raconte à son collègue : « Nous étions en tournée dans un village de Thua-thiên. L'Administrateur-adjoint était avec moi. On entra chez un paysan pour voir son étable-fumière. Vous savez, cette étable modèle que M. Graffeuil entreprit de généraliser autant que possible dans les villages, pour apprendre aux paysans à faire du bon fumier et en mettre dans leurs rizières. Nous demandâmes au paysan, un brave vieux à barbiche blanche : « Dis-nous la vérité. Tu as fait cette étable parce que tu en avais reçu l'ordre. Mais maintenant, l'entretiens-tu de ton plein gré, ou est-ce encore pour obéir à un ordre ? En vois-tu les avantages ? Parle franchement. » Le vieux répondit : « Depuis que j'ai cette étable et que j'en utilise le fumier dans ma rizière, cette rizière me rapporte une fois et demie ce qu'elle me rapportait autrefois. Je suis bien content. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un ordre pour que je garde cette étable en bon état. »

Voilà un exemple entre cent de ce qui reste de la politique pratique et orientée vers l'agriculture, de M. Graffeuil.

Et que dire encore de ses filaos ? L'adage dit : celui qui plante un arbre n'a pas vécu inutile. M. Graffeuil entreprit de faire planter quelques centaines de milliers de filaos sur tous les sables côtiers d'Annam. Ces filaos prospèrent toujours.

S'il n'est pas osé de supposer que l'âme du docteur Yersin revient se promener parfois dans les plantations de Suoi-Dau à Nha-trang, l'âme du Résident Supérieur Graffeuil nous parle peut-être dans la voix des filaos, si nous savons l'écouter ?...

L.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 1er AU 7 JUIN 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

La garnison japonaise d'Attu qui, depuis le 12 mai, poursuivait dans des conditions extrêmement difficiles une lutte héroïque contre un nombre supérieur de troupes américaines, a exécuté dans la nuit du 29 mai une dernière contre-attaque contre les forces adverses.

Depuis, toutes les communications ont été interrompues et l'on pense que tous les officiers et hommes de la garnison impériale ont péri.

La garnison impériale d'Attu s'élevait à environ 2.000 hommes et était commandée par le colonel Yasugo Yamazaki.

Chine.

La campagne d'été, déclenchée le 12 mai dernier par les troupes impériales nippones dans les provinces du Hunan et du Hupeh, s'est terminée avec la mort de 36.300 chinois et un nombre de prisonniers s'élevant à 5.900.

La dernière semaine de cette offensive a encore vu l'occupation de plusieurs villes importantes et la prise de puissantes places fortes chinoises :

Le 27, deux nouvelles divisions de Chungking ont été encerclées, et les lignes de défense adverses désorganisées par la prise de la place forte de Chienniuling ; les villes de Muchiao et de Tachuchiping, situées à 26 kilomètres au sud-ouest de Ichang ont été également occupées.

Le 29, la place forte de Kangchiafou a été réduite et les villes de Paotungshu et Sanchakou, respectivement à 25 et 35 kilomètres d'Ichang, sont tombées également aux mains des troupes nippones.

Ces nouveaux gains vont permettre aux forces japonaises de renforcer leur position dans la riche région rizicole du Hunan.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

On ne signale toujours que des engagements locaux et sans importance tout le long du front, entre les éléments avancés russes et allemands.

Les deux aviations restent cependant très actives, s'efforçant d'obtenir la maîtrise de l'air et bombardant sans répit les concentrations de troupes ainsi que les bases d'aviation et de ravitaillement sur les arrières du front.

Dans le Kouban. les attaques russes quoique de plus en plus puissantes, n'ont encore amené aucun changement au cours de la dernière semaine.

EN FRANCE

31 mai. — Un nouveau carburant national vient d'être découvert par les techniciens du ministère de la Production Industrielle, à Vichy. Ce carburant, à base d'essence, d'alcool déshydraté et de benzol, permettra une économie de 20 % sur la consommation des automobiles.

— La ville de Cherbourg vient d'être adoptée par Périgueux.

— Un foyer des étudiants d'outre-mer a été inauguré à Montpellier par le préfet régional.

— Dans le but de répartir entre tous les Français, et d'une façon équitable, le travail obligatoire en Allemagne, les jeunes gens des classes 1939 à 1943 vont partir prochainement, à l'exception de ceux dont les activités sont indispensables à la vie économique du pays.

— S'adressant aux anciens des chantiers de Jeunesse, le Commissaire général a déclaré notamment : « Ce que vous apportez, ce n'est pas votre personne, c'est votre travail. On ne discutait pas chez nous quand il s'agissait de donner au pays son temps, ses souffrances et jusqu'à sa vie sur le champ de bataille. Exactement de même aujourd'hui, il n'est pas concevable, si nous voulons vivre, que vous refusiez votre travail ; pas plus que le soldat ne choisit son poste de combat, vous ne pouvez choisir votre poste de travail ; c'est au Gouvernement à le faire au mieux des intérêts dont il a la charge et dont il porte la responsabilité. La France n'a pas d'autre moyen de prendre en ce moment une place qui doit lui assurer plus tard son rang dans le monde lorsque la paix reviendra ».

1er juin. — Après trois années de stage, le baptême de la première promotion des jeunes apprentis a eu lieu à l'Ecole nationale professionnelle de Saint-Etienne.

— Une cérémonie a eu lieu à Vichy en l'honneur des combattants français de Tunisie morts pour l'honneur du drapeau et pour la fidélité à leurs engagements. Le président Laval a tenu à présider cette manifestation.

2 juin. — L'Administration met au point un projet de loi destiné à la lutte contre la tuberculose et à rendre plus efficace l'aide aux vieux travailleurs.

— Max Dearly, l'acteur bien connu du théâtre et du cinéma, est décédé à son domicile de Neuilly.

4 juin. — Le département de la Vienne adopte la ville de Maubeuge.

— Dix-huit chanteurs et danseurs d'Aquitaine sont partis pour l'Allemagne où ils effectueront une tournée dans les différents camps de prisonniers français.

— Des chaires d'enseignement colonial viennent d'être créées dans les Universités de Paris, d'Aix-en-Provence, de Bordeaux, de Grenoble et de Toulouse.

5 juin. — Le salon de la Marine vient d'être inauguré au pavillon Chaillot par M. de Brinon, ambassadeur de France.

— Répondant à une interview à La Bourboule, où il est venu se reposer quelques jours, le Maréchal Pétain a déclaré : « Il est inutile de gémir ou de chercher à se dérober. Quand on s'échappe, les autres paient et une nation ne répond à ce nom que si elle répond entière à son devoir. Sans honneur et sans esprit de communauté, il n'est plus rien qui endigue les évasions individuelles. Tout s'effrite. On croit pouvoir se sauver seul et l'on périt avec eux. « Il faut être loyal et tenir sa parole. La France n'a qu'un salut : son honnêteté, dont je suis garant ».

Faisant allusion aux bombardements : « Cette guerre-là n'a pas d'excuses. Je souffre de penser aux dévastations que subirait la France si elle devenait à nouveau un champ de bataille ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Chaque Français doit faire sa Révolution.

Dans la devise Révolution Nationale qui exprime toute l'espérance de la France d'aujourd'hui qui est la seule base, la seule armature qui permette d'édifier la France de demain, il y a avant tout le mot Révolution.

Légionnaire, fais ton examen de conscience !

As-tu dépouillé en toi le vieil homme, le citoyen conscient de la République Troisième ?

As-tu compris que tu dois être un homme nouveau, dans l'Ordre Nouveau, que ce n'est que quand tous les Français seront nouveaux que l'Ordre Nouveau pourra être réalisé ?

(LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE, 2e quinzaine de mai.)

C'est une révolution considérable, pour la réussite de laquelle toutes les bonnes volontés sont indispensables.

Il ne s'agit plus de rechercher une tranquillité dans un effacement souriant et respectable :

Nous n'en sommes plus aux manières douces, que les personnes âgées observaient, grâce à l'habitude de fréquenter son prochain sans le heurter.

Ce sont ces apparences aimables qui cachent des divisions profondes sur les questions essentielles :

Nous devons donc nous guérir de cette façon de feindre de tomber d'accord. C'est très révolutionnaire et toute la difficulté est là.

(ACTION du 5 juin 1943.)

La littérature aussi, doit participer à la Révolution Nationale.

... et réagir contre la funeste perversion des esprits, à laquelle nombre d'ouvrages, ont, hélas, jadis contribué.

La liberté avait rapidement dégénéré en licence, ce qui n'est point la même chose, tant s'en faut.

Peu à peu, sous prétexte de liberté et d'égalité, s'était implantée cette idée que l'erreur avait les mêmes droits que la vérité, que le bien et le mal devaient être traités sur le même pied. Voilà où était le sophisme dans lequel des générations d'écrivains ont donné, tête baissée, sans peut-être s'en apercevoir. Le résultat, vous le connaissez.

Actuellement, sous l'impulsion du Maréchal, en France et en Indochine, on constate de la part des écrivains un véritable effort pour revenir à des idées saines. Et il est de notre devoir, légionnaires, de favoriser de tout notre pouvoir ce retour vers la vérité, vers le réel, vers le bien.

(LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE, 2e quinzaine de mai.)

Ce ne serait là, au fond, que revenir au véritable esprit scientifique tel qu'il n'aurait jamais dû cesser d'exister.

L'esprit scientifique, c'est en somme le souci de la vérité ; c'est lui que recommandait Bossuet en disant — et il ne s'adressait pas à un auditoire spécialisé, mais au public le plus large : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet », phrase qui a été redite en termes un peu différents par bien d'autres, par Descartes, par Pasteur, etc... et même par Shelley :

La beauté est vérité, la vérité est beauté
C'est tout ce que vous savez sur terre
Et c'est tout ce qu'il faut savoir.

C'est cet esprit qu'il faut tendre à rétablir en France où il manquait malheureusement à trop de gens qui se contentaient, sans examen, d'idées reçues et propagées au hasard, ou dans des buts fort éloignés des préoccupations de vérité et de conscience.

Le manque de connaissances précises, la logique dans l'examen des faits, se retrouvait à tous les degrés, chez le paysan ignorant trop souvent les fondements scientifiques de son métier, chez l'ouvrier se laissant bercer de mots, chez le bourgeois s'abandonnant à des théories sans base dans les réalités. Est-il par exemple logique que dans l'instruction scolaire du petit paysan on ne lui dise pas un mot des microbes qui dominent la vie agricole, les soins au bétail, la production laitière, vinicole, etc..., la culture même de la terre, l'hygiène familiale, etc... ? J'ai suivi de très près la vie rurale et la vie scolaire pendant plusieurs années et constaté la complète inadaptation de la seconde à la première, même dans les écoles de village où elle aurait dû la préparer.

Si l'orientation de l'enseignement doit en être quelque peu changée pour préparer l'esprit public à une compréhension plus réelle et plus positive des choses, la presse devra également aider à ce redressement en donnant plus d'importance aux faits, aux indications précises, au raisonnement, aux chiffres. Il n'est pas normal que dans un monde où le progrès dépend de plus en plus de la précision on en reste aux procédés des anciens rhéteurs et à des tournois de mots creux. L'esprit scientifique commence avec l'exactitude, la sincérité et même simplement le sérieux, et sans nous élever aux sommets de la science, inaccessibles à la plupart d'entre nous, nous pouvons cependant tous commencer par ce modeste effort, qui nous détournera des dangers que nous venons d'apprendre à connaître.

(COURRIER D'HAIPHONG du 31 mai 1943.)

Leurs « exploits ».

L'Indochine sait malheureusement depuis un certain temps, à quoi s'en tenir sur la nature réelle des prouesses d'une aviation dépourvue de vraies traditions militaires, et les mercenaires volants que Chennault loue à la Chine ont depuis un an, apporté aux plus naïfs de nos compatriotes la triste preuve qu'il y a des vertus militaires qui ne s'acquièrent pas à coup de dollars.

Quelques sots et quelques inconséquentes évaporées ont encore l'audace d'articuler, avec une sérénité souriante : « Eh bien, bombe pour bombe, j'aime encore mieux être déchiqueté par une bombe américaine, moi, na ! » Hélas ! ce ne sont pas ceux-là qui sont servis !

Le 9 mai et le 10 mai 1943, à Namdinh, resteront des pages ineffaçables, dans le sanglant registre où s'inscrivent les raids des gangsters yankees.

Dans l'après-midi du 9, une petite chaloupe venait d'arriver à quai comme de coutume, pendant qu'une autre, à quelque distance de là, poursuivait paisiblement sa route. Elles étaient remplies d'Annamites de condition modeste ; quelques Européens étaient également à bord. Le ciel était clair, lumineux, sillonné çà et là de nuages blancs.

Dans la campagne paisible et laborieuse, rien n'évoquait la mort quand, au fond de l'horizon, surgirent dans un vrombissement de moteurs dont le vacarme s'accroissait de seconde en seconde, de lourdes carlingues grises. La chose horrible, s'accomplit, vision d'épouvante — éclairs rouges et brefs partis des fuselages dans le crépitement sec et haletant des mitrailleuses qu'étouffait à moitié le bruit des moteurs tout proches, cris aigus des femmes et des enfants abattus ou piétinés, délire d'une foule que les balles en rafales fauchaient et massacraient à pleine chair, flaques de sang sur les planches, crépitement des incendies commençants — mais déjà les avions étaient loin ; et disparaissaient à l'horizon. Leur « mission » remplie, les mercenaires yankees, loués, par contrat, à un gouvernement chinois, pour tuer, repartaient accomplir d'autres prouesses.

Il ne restait plus, parmi les populations atterrées et muettes qu'à faire le triste bilan des victimes.

Que ceux qui excuseront ces tueries sans l'ombre d'une justification militaire, que les serfs des trusts

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

américains que les adorateurs de la faucille et du marteau, que ceux qui boivent béatement les mensonges que débite la radio de Roosevelt, de Churchill et de Staline et consorts, sachent que ce n'est pas en vain que s'allonge chaque jour le martyrologe des villes françaises. Le Havre, Lorient, Bordeaux, Saint-Nazaire, la banlieue parisienne, Le Creusot, Haiphong, Nam-dinh sont désormais inscrits en lettres sanglantes dans notre mémoire nationale. Elles ne s'effaceront pas, nous saurons les relire.

Rien n'excuse la lâcheté. Qui oserait compter sur les promesses des lâches ?

(ACTION du 5 juin 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 30 mai au 4 juin 1943.

LUNDI 31 MAI

Phnom-penh. — Le Résident Supérieur et Mme Georges Gautier offrent en l'honneur de S. M. Norodom Sihanouk, un dîner où sont conviées les hautes personnalités franco-cambodgiennes du Protectorat.

MERCREDI 2 JUIN

Dalat. — L'Amiral Decoux visite les travaux en cours au lycée Yersin, où il assiste à la cérémonie aux couleurs.

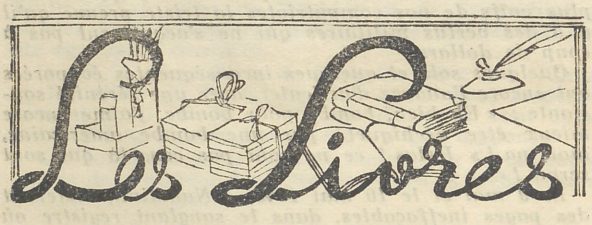
Hanoi. — Le général Mordant inspecte les garnisons de Lang-son, Dong-dang, Loc-binh et Binh-lieu.

Hanoi. — On annonce la mort de Mlle Madeleine Golani, créatrice, avec Mansuy, de la science préhistorique en Indochine.

VENDREDI 4

Hanoi-Hué. — La Fête nationale annamite Hung-quôc Khanh-niêm est célébrée avec éclat, marquée par la cérémonie rituelle du « Bai khanh », et la visite traditionnelle, à Hué, du Chef du Protectorat à S. M. l'Empereur Bao-Dai.

Saigon. — Le docteur Galliard est de retour, par avion, de la conférence médicale de Tokio.



THÉORIE DU RÉGIME DOMANIAL EN INDOCHINE

par M. JEAN

Inspecteur des Douanes et Regies.

Les questions domaniales sont parmi les plus mal connues en raison de la multiplicité des textes, et aussi de leurs contradictions et de leurs incertitudes.

L'auteur s'est proposé de faire un peu de lumière sur un sujet qui, pour les candidats aux divers concours de l'Administration, a été jusqu'ici un véritable cauchemar.

L'ouvrage *Théorie du régime domanial en Indochine* sera mis en vente aux librairies ci-après désignées :

I. D. E. O., Hanoi ;
TAUPIN, Hanoi ;
PORTAIL, Saigon ;
MAI-VAN-HO, Hué.

On peut également s'adresser à l'auteur : M. JEAN, Inspecteur des Douanes et Régies à Qui-nhon.

Le prix de l'ouvrage est de 6 $ 90, frais d'envoi en sus.

***

Le tirage de ce livre est très limité, en raison des circonstances actuelles. Il conviendra donc de se hâter de le retenir chez son libraire habituel.

LA MAPPEMONDE DE PETRUS PLANCIUS

La Société de Géographie de Hanoi a pris l'initiative de faire éditer la mappemonde de Petrus Plancius de 1604 dont un exemplaire unique, qui appartient à la Bibliothèque Nationale de Paris, a été découvert par Marcel Destombes, auteur de divers travaux sur l'histoire de la cartographie nautique et entre autres : *Cartes hollandaises, la cartographie de la Compagnie des Indes Orientales, 1593-1743* (Saigon 1941).

La carte en question, composée de douze planches en feuilles qui mesureraient, si elles étaient montées, plus de deux mètres de longueur, est de toute première fraîcheur, contrairement à la plupart des monuments cartographiques de cette époque que leurs dimensions mêmes vouaient à une destruction au moins partielle.

Les allégories qui y sont représentées sont des chefs-d'œuvre de la gravure en taille-douce hollandaise du début du XVIIe siècle, tandis que les navires nous indiquent des types précis de l'époque.

Les planches seront reproduites en demi-grandeur par les soins de l'Imprimerie d'Extrême-Orient, en feuilles de 28 × 38 centimètres.

Le tirage sera fait à petit nombre d'exemplaires, tous numérotés.

MOTIFS DÉCORATIFS KHMERS A L'USAGE DE LA BRODERIE

par

S. A. R. la Princesse Rasmi Sobhana Norodom Sutharot,

(Ch z Taupin, Hanoi)

Sous la vague de modernisation européenne qui déferle sur le Cambodge comme partout en Extrême-Orient, ces trésors, qui sont aussi ceux de l'art populaire khmer, risquaient de se perdre ; la Princesse Rasmi Sobhana, en groupant ces documents, a fait un travail qui témoigne de son amour pour les arts de son pays et une œuvre digne de la petite-fille d'un Grand Roi, sous l'impulsion de qui le Cambodge commença à évoluer.

Ce qui donne une valeur toute spéciale à ce travail, c'est que la Princesse Rasmi Sobhana a pris le soin de noter le nom, très évocateur, que la tradition populaire — pleine de poésie — a donné à chaque motif.

Admirablement composé, présenté et édité, ce livre sera non seulement très apprécié de tous les artistes auxquels il fournira des thèmes variés, mais encore de nos aimables lectrices.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

JEAN-JACQUES-HENRI-LÉOPOLD, fils de M. Félix-Eugène Royère et de Mme, née Marie-Thérèse-Léonie Guéirard (29 mai 1943).

DANIELLE-MARIE, fille de M. Marcel Gaudillère et de Mme, née Dolorès Vila (31 mai 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOUIS-MARIE-JOSEPH-IGNACE-ROLAND, fils de M. Michel-Marie-Ferdinand de Froissard-Broissia et de Mme, née Odette-Gamet de Saint-Germain (1er juin 1943).

COCHINCHINE

MARIE-FRANCE-JEANNE, fille de M. et de Mme René Blanc (24 mai 1943).

HO-DAC-DANG, fils de M. et de Mme Hô-dac-Thang (25 mai 1943).

JEAN-MARIE-LOUIS-PHILIPPE, fils de M. et de Mme Pierre Gaucher (27 mai 1943).

LUCIE-MADELEINE-MARCELLE, fille de M. et de Mme Léon Faure (27 mai 1943).

JANINE-LÉONE-MICHÈLE, fille de M. et de Mme André Bos (27 mai 1943).

RENÉ, fils de M. et de Mme Nguyên-van-Chi (27 mai 1943).

CATHERINE-LOUISE, fille de M. et de Mme Paul Chapuis (28 mai 1943).

FIANÇAILLES

TONKIN

M. PIERRE BONICELLI avec Mlle HENRIETTE LEMONIER.

M. PIERRE-JEAN DAVID avec Mlle OLGA ILYINA.

M. GEORGES LIADOS avec Mlle NGUYEN-THI-DUOC, dite MARIE ROUILLET.

COCHINCHINE

M. LOUIS COUTURE avec Mlle NINH-NGOC-TUYET.

M. ANTOINE-JEAN AUBIN avec Mlle MARIE-BOLUIX DE LACROIX.

MARIAGES

TONKIN

M. LUDOVIC-DÉSIRÉ-MAXIME FÉVRIER avec Mlle ANTOINETTE VAUDRAN (5 juin 1943).

DÉCÈS

TONKIN

M. CHARLES STEIN (31 juin 1943).

Mlle COLANI (2 juin 1943).

M. JEAN ROUGEOT (2 juin 1943).

M. ANTOINE DIETRIC (3 juin 1943).

M. AUGUSTE-FRANÇOIS COISSANDEAU (3 juin 1943).

COCHINCHINE

M. JULIEN-BAPTISTE PROVOST (26 mai 1943).

MARIE-THÉRÈSE, fille de M. et de Mme R. Maury (27 mai 1943).

M. LUCIEN GIUDICELLI (31 mai 1943).

PAULETTE (1er juin 1943).



~ **L. V. P..., Bentre.** — Nous vous remercions, cher lecteur d'avoir recopié — pour notre documentation et pour le bien de notre âme — les horribles descriptions du **Larousse Médical** relatives aux intoxications par l'opium et le haschich. Nous manquions de renseignement sur ce dernier produit, le « cannabis indica » n'existant pas sur le territoire indochinois à notre connaissance.

A notre tour, nous vous renvoyons au Livre de Lewin (Collection Payot), où vous pourrez vous documenter sur le kat, le peyotl, la feuille de coca. et même apprendre que de joyeux farceurs trouvent leur paradis personnel dans l'acide arsénieux, dans le champignon « amanite », et même dans l'alcool. Personnellement, rien ne nous paraît supérieur, comme pouvoir stupéfiant, aux dépêches de presse et de radio. C'est probablement pour éviter de grosses intoxications que fut établie la censure préventive.

~ **B. B..., Hanoi.** — Nous sommes de votre avis. « Gribouille » est un excellent film. Bien qu'il soit interdit aux enfants, nous sommes allé voir cette « comédie bourgeoise » avec d'autant plus de plaisir que les programmes présents sont assez médiocres. Il faut en accuser les traditions immémorables de la saison d'été et les difficultés que les firmes indochinoises éprouvent à se procurer des films.

~ **S. C... Vatchay.** — Ce n'est pas une raison parce que vous n'aimez pas la cuisine chinoise pour vouloir en dégoûter vos compatriotes. Paul Morand, grand voyageur, prétend que le monde entier présente d'agréables spécialités gastronomiques, mais qu'il n'y a de cuisine qu'en France et en Chine. J'ajoute que les œufs de cent ans ne sont ni centenaires, ni pourris, et que le vin de Chine n'a jamais dû son origine à des ceps importés de Californie, comme vous l'imaginez.

~ **Mme L. M. W..., Cholon.** — L'Administration de la Revue, lorsqu'elle se rend chez son coiffeur, occupe agréablement le temps à lire « Votre Beauté », année 1937. Elle ne se rappelle pas avoir vu d'étude sur les produits de maquillage recommandables au-dessous de 12° de latitude Nord. Mais il nous semble savoir qu'à Saigon plusieurs laboratoires préparent d'excellents produits « locaux ».

~ **L. B..., Dalat.** — Vous trouvez que nous ne parlons pas assez souvent d'architecture. Vous nous étonnez, cher lecteur, et nous avons des doutes sur l'assiduité avec laquelle vous lisez la revue. Nous avons, en effet, publié de nombreuses photos d'architecture depuis six mois et, de plus, nous vous réservons une surprise sur ce même sujet.

~ **E. T..., à Doson.** — Nous regrettons, cher Monsieur, mais nous ne pouvons, ainsi que vous nous le demandez, rédiger « Indochine » de façon moins intéressante, afin que Mme T... renonce à la lire le soir, dans le lit conjugal, vous empêchant ainsi de dormir.

~ **C. de F..., à Hanoi.** — Vous nous reprochez de vous faire de la mauvaise propagande.

Nous vous répondrons simplement, selon notre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

slogan favori, « faites-nous de bonne administration, nous vous ferons de bonne propagande ».

~ **G. F..., à Saigon.** — Non, cher lecteur, la France Nouvelle ne se propose nullement de faire revivre le système des Corporations tel que la France l'a connu pendant plusieurs siècles et jusqu'à la Révolution de 1789.

Comme le dit G. Pirou, les néo-corporatistes ont trop conscience des changements profonds survenus dans le monde du travail et dans l'économie pour formuler l'idée absurde de transporter telles quelles les corporations de l'Ancien Régime dans le monde du grand capitalisme et de la production mécanisée et concentrée. Les Corporations du XVII[e] et XVIII[e] siècles correspondaient à une économie principalement artisanale. Les Corporations du XX[e] siècle doivent correspondre à une économie profondément industrialisée. Aucun doctrinaire du corporatisme, de La Tour du Pin à François Perroux, n'a rêvé d'un pareil retour en arrière. Cependant, il leur paraît que quelque chose doit être retenu de l'expérience de l'Ancien Régime. En supprimant les Corporations au lieu de les réformer, la Révolution de 1789 a certainement été trop loin ; elle a privé la vie économique d'une organisation et d'une armature juridique indispensables. C'est cette organisation et cette armature que la doctrine du Maréchal nous propose de recréer, en l'adaptant à l'économie du XX[e] siècle.

~ **H. M..., à Hanoi.** — Vous êtes choqué de voir les Français aussi nombreux aux cafés.

Nous sommes d'accord avec vous : nous en sommes toujours à l'âge des tavernes.

~ **H. G..., à Hué.** — Vous vous dites épuisé par ces vacances consécutives. Il est bien évident, cher lecteur, qu'il n'y aura de véritable repos que le jour où l'on pourra se reposer le lendemain des jours de repos.

~ **X..., à Saigon.** — Eh ! cher lecteur, savez-vous qu'en faisant l'apologie de tels commentaires, vous commettez un acte qualifié crime ou délit... même New-Delhi.

~ **Abonné 1304, à Hanoi.** — Il est bien évident que la piscine est un bouillon à microbes. Mais les microbes des piscines n'ont jamais fait de mal à personne.

Nous vous indiquons cependant deux procédés pour parer au danger :

Soit demander au comité directeur de faire bouillir l'eau de la piscine ;

Soit, en nageant, filtrer les microbes à travers les dents.

~ **M[lle] B. D..., rue Paul-Blanchy, Saigon.** — Notre ami le Juriste, consulté, vous répond : « En droit annamite, les enfants légitimes, comme ceux nés d'une concubine, ayant un droit égal à se prétendre héritiers de leurs auteurs, il suffit aux enfants naturels de réclamer la possession d'état d'enfant, pour avoir droit au partage des biens du « de cujus ».

LA REVUE NATIONALE CHINOISE

REVUE MENSUELLE FRANÇAISE

DE SHANGHAI ET DE LA CHINE

▼

ABONNEMENT :

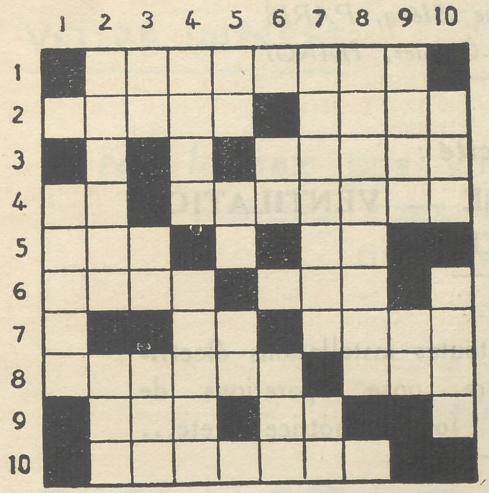
Tarif international : **1 C $ 20**

Apt 8 — 1363, Rue Lafayette — SHANGHAI

Administrateur et Directeur : G. SAX-DARNOUS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 115



Horizontalement.

1. — Compositeur d'un opéra-comique célèbre.
2. — Prépare pour la course — Personnage biblique.
3. — Boisson.
4. — Appareil de locomotion démodé — Auteur dramatique français qui exerça un métier manuel.
5. — Un mot d'une locution latine, qui signifie : la seule chance de salut pour les vaincus — Deux lettres de bilan.
6. — Rustre à l'esprit critique — Commencement ou fin d'un mot qui signifie : épate.
7. — Séjour de personnes peu recommandables — Prénom masculin.
8. — Svelte — Seigneur.
9. — Décèle la douleur — Lettre grecque.
10. — Pièce d'un uniforme.

Verticalement.

1. — Dans une fanfare.
2. — Peintre, ami de Murillo — Immortalisé par un Bourguignon.
3. — Préfixe — Préfixe — Affluent du Rhône.
4. — Sans attache terrestre avec leurs voisines — Embellie.
5. — Article — Préposition — Terminaison de noms armoricains.
6. — Symbole chimique d'un métal découvert par Stromeyer — Dirige le cours de l'eau.
7. — Affectueux — Abréviation d'un mot qui indique la similitude.
8. — Félin terrifiant dans les fables.
9. — Arrose la patrie d'une poète lyrique du XVIIIe siècle et d'un grand peintre du XIXe siècle — Surveillée par un prince qui, s'il avait vécu de nos jours, et s'il était devenu presbyte, aurait eu des notes considérables chez les opticiens.
10. — Intéressez les meuniers — Affection superficielle.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 114

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1	A	B	C	■	L	A	■	P	■	A	Z	O	R	■
2	■	A	U	C	■	A	A	R	O	N	■	R	E	X
3	■	S	P	Q	R	■	B	I	R	O	N	■	S	■
4	A	I	■	F	A	O	N	S	■	N	O	I	S	E
5	■	Q	■	D	I	M	E	■	T	Y	R	■	E	M
6	V	U	E	■	S	A	R	A	■	M	A	■	R	O
7	■	E	S	S	O	R	■	D	I	A	■	U	R	I
8	G	■	S	U	N	■	L	I	S	T	E	■	E	■
9	O	S	E	R	■	N	O	E	L	■	S	U	■	■
10	A	I	X	■	D	E	S	U	E	T	■	S	O	U

Sont parus aux

EDITIONS ALEXANDRE-DE-RHODES

6, Boulevard Pierre-Pasquier — HANOI

I. — **TRADUCTION DU " KIM VÂN KIỀU "** (*tome I*) par NGUYÊN-VAN-VINH (Texte en Quôc-Ngu, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires).

II. — **" LƯỢC KHẢO VIỆT NGỮ "** (*Etude sur l'Evolution de la langue annamite*) par LÊ-VAN-NUU.

III. — **LES " FABLES DE LA FONTAINE "**, texte français et traduction en Quôc-Ngu par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

IV. — **" LE PAYSAN TONKINOIS A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE "**, par PHAM-QUYNH ; illustrations de MANH-QUYNH.

V. — **" TRẺ CON HÁT, TRẺ CON CHƠI "** (*Les enfants chantent, les enfants s'amusent*), textes recueillis par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques